HISTOIRE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LÉGENDES CANADIENNES, 1 vol. in 8°.

BIOGRAPHIES CANADIENNES, 1 vol. in 8°.

UNE PAROISSE CANADIENNE au XVIIe siècle, 1 vol. in 12°.

HISTOIRE DE L'HÔTEL-DIEU DE QUÉBEC, 1 vol. in 8°.

HISTOIRE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

PREMIÈRE SUPÉRIEURE DES URSULINES

DE LA

NOUVELLE-FRANCE

par

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN

Docteur-ès-Lettres

TOME SECOND

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE LÉGER BROUSSEAU

188?

HISTOIRE

DE LA MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

PREMIÈRE ÉPOQUE

VIE DOMESTIQUE

1599-1631

CHAPITRE SEPTIÈME

Charité—Dévouement.

Lorsque notre bienheureuse redescendit des cieux, au sortir de cette sublime vision, elle se trouva transportée dans une sphère toute nouvelle. Ses sentiments intérieurs étaient entièrement transformés ; et l'irrésistible attrait qui

la poussait, avec une violence inconcevable, vers l'objet de ses continuels soupirs, s'était complètement apaisé ; car elle possédait, au fond de son cœur, celui qu'elle aimait d'une tendresse infinie, le divin Jésus, qui lui aussi était maître de toutes ses affections. " Alors, dit-elle, ce sont des transports et des ivresses qui consument l'épouse, et la font expirer mille fois de bonheur. Je m'arrête à penser si je pourrais trouver quelques comparaisons sur la terre qui puissent donner quelque idée de cette alliance intime du Verbe et de l'âme ; mais je n'en puis trouver. Quoique l'âme sente bien que le Verbe est Dieu, consubstantiel et égal à son Père, immense, éternel, infini, par qui toutes choses ont été faites et subsistent, néanmoins elle lui parle cœur à cœur avec une incroyable familiarité ; car elle se sent agrandie par cette dignité d'épouse qui lui donne le privilège de dire : Vous êtes tout à moi et je suis toute à vous. Alors elle cherche sans cesse la

gloire de son bien-aimé, et se fait toute à tous pour les gagner tous à lui, et le fait régner en maître absolu sur tous les cœurs. "

Comment ne pas demeurer stupéfait en considérant, d'une part, une si incompréhensible condescendance de Dieu pour son infime créature, et de l'autre, une si éminente sainteté, récompensée par un privilège aussi éclatant. Cependant, tandis que ces miracles de grâce s'opéraient dans le cœur de cette femme admirable, nul indice n'en dévoilait l'éclat à l'extérieur ; car elle jetait le manteau de l'humilité sur tous ces trésors. Toujours dévouée, attentive, souriante, elle paraissait uniquement occupée des innombrables devoirs dont elle était accablée ; et c'était une merveille non moins inexplicable qu'elle pût suffire à des soins si multipliés. Malgré cela, elle trouvait encore le loisir de surveiller l'instruction religieuse des nombreux domestiques dont elle était entourée. Son zèle et sa charité

lui inspiraient d'innocents et d'ingénieux artifices pour en faire naître l'occasion. Dès qu'elle les voyait de retour du travail, à l'heure des repas, elle s'asseyait à table avec eux et se mêlait à leurs conversations, afin de les entretenir des choses de Dieu et des affaires de leur salut. L'auréole d'angélique piété qui brillait autour d'elle, et jaillissait sur chacune de ses actions, leur inspirait une vénération profonde et un respect qui allait jusqu'à une espèce de culte. Non-seulement ils la regardaient comme une sainte, mais ils l'aimaient et la chérissaient comme leur mère ; ils lui étaient soumis comme des enfants. Elle, de son côté, profitait de l'autorité qu'ils lui mettaient si volontiers entre les mains, pour s'insinuer délicatement dans leurs âmes, et diriger leurs pensées et leurs cœurs vers le ciel.

Dans ces entretiens intimes, elle les interrogeait sur leurs devoirs avec une simplicité, une grâce et une naïveté qui les ravissaient. Elle leur faisait rendre

compte de toutes leurs actions, et les reprenait doucement lorsqu'ils avaient commis quelque faute.

En certaines occasions, elle les réunissait tous autour d'elle, et leur donnait des instructions sur les vérités de la religion et sur leurs obligations particulières. Parfois alors elle se sentait tout à coup emportée par une inspiration extraordinaire ; une source d'éloquence surnaturelle jaillissait de son âme et s'épanchait avec une telle abondance et une telle onction qu'elle suspendait à ses lèvres, pendant des heures entières, ses auditeurs émerveillés. On peut juger par là des fruits de grâce et de vie qu'elle opérait parmi ces âmes simples.

Mais sa charité n'embrassait pas seulement leur bonheur spirituel ; elle s'étendait même jusqu'à leur bien-être temporel. Si quelques-uns d'entre eux avaient le malheur d'encourir la disgrâce de leur maître, c'était toujours à elle qu'ils venaient s'adresser pour leur servir de médiatrice auprès de son beau-frère et les reconcilier avec lui.

Dans leurs maladies, c'était encore elle qui les soignait et veillait auprès d'eux. En plusieurs circonstances un grand nombre tombèrent malades ensemble. Alors leur chambre devenait un véritable hôpital, dont elle était tout à la fois l'infirmière et le médecin. Avec un dévouement et une délicatesse toute maternelle, elle leur prodiguait les attentions les plus touchantes ; ne laissant point à d'autres le soin de faire leurs lits et de leur apporter leur nourriture. Sa charité ne reculait devant aucun service, pas même les plus bas et les plus vils ; au contraire, voyant en eux les membres souffrants de Jésus-Christ, elle mettait son bonheur et ses délices à leur rendre les devoirs les plus humiliants.

Parmi ces mille occupations et ces distractions sans nombre, rien ne pouvait rompre ni détendre la chaîne d'or qui liait la douce esclave du Christ à son bien-aimé. Comme l'ange de Tobie, tandis qu'elle paraissait marcher et vivre

sur la terre, elle se nourrissait d'un aliment et d'un breuvage invisibles. Sans cesse son esprit planait au-dessus du monde réel et conversait avec Dieu, ou s'unissait au chœur des esprits célestes pour chanter ses louanges. Quoique cette habitude extatique ne l'empêchât pas de remplir exactement tous ses devoirs, elle lui enlevait cependant la liberté de suivre les conversations qui n'avaient pas de rapport direct avec ses occupations ; il lui était alors impossible d'en suivre le fil. Plusieurs personnes s'en étaient aperçues ; et souvent son beau-frère prenait plaisir à l'interroger sur les conversations qui venaient d'avoir lieu, afin de la plaisanter. Alors ne sachant que répondre, elle devenait toute confuse, le rouge lui montait à la figure ; et l'on était obligé de changer de discours pour la tirer d'embarras. Cette abstraction en Dieu allait jusqu'au point qu'elle ne reconnaissait pas même les personnes avec qui ses nombreuses affaires la mettaient

en relation journalière. Ce n'était que par des efforts suprêmes sur elle-même qu'elle parvenait à soustraire aux regards du monde le feu intérieur qui la consumait, et les flammes d'amour qu'elle lançait incessamment vers le Verbe Divin, en retour des traits enflammés dont il transperçait son cœur. La véhémence de ces sentiments la contraignait parfois de se retirer dans la solitude, où ne pouvant plus respirer, elle se prosternait jusqu'à terre, et priait à haute voix pour se soulager et exhaler ses ardeurs : " O. mon Amour, s'écriait-elle, je n'en puis plus ; ou laissez-moi respirer, ou faites-moi mourir, car vos flammes me font souffrir plus qu'une âme, enfermée dans la prison du corps, n'est capable de supporter. "

D'autres fois, pendant l'espace de deux ou trois jours, il lui était impossible de faire aucun acte intérieur pour calmer ce grand embrasement ; alors il lui semblait que son cœur dût éclater ; et elle éprouvait des souffrances

telles que, si cet état eût duré davantage, elle serait morte infailliblement. Son cœur s'ouvrait ensuite comme une fournaise embrasée dont on lèverait tout à coup le soupirail pour en faire évaporer la flamme ; il se dilatait alors, dit-elle, avec des paroles si ardentes qu'il semblait que ce fussent autant de traits lancés par une vengeance d'amour vers celui qui l'avait tant fait souffrir.

Un jour elle tomba dangereusement malade. D'habiles médecins furent appelés ; après l'avoir longtemps examinée, ils déclarèrent qu'ils ne comprenaient rien à la nature de l'étrange maladie dont elle souffrait. Elle sentait, disait-elle, une douleur très aiguë dans la région du cœur, comme si elle eût été blessée par un fer émoussé. Ces souffrances durèrent assez longtemps, sans que ni la science des médecins, ni leurs remèdes pussent lui apporter aucun soulagement. Enfin ils l'abandonnèrent en déclarant qu'il n'y avait que celui-là seul qui lui avait fait cette plaie au cœur qui pouvait la guérir.

Quand elle se trouvait en compagnie d'autres personnes, et qu'elle n'avait pas la liberté de se retirer à l'écart, elle était obligée de s'appuyer contre la muraille, ou de se tenir les mains sur sa ceinture, autrement elle serait tombée à terre. Quelquefois ces émotions se calmaient graduellement ; une grande douceur se répandait en elle ; et pendant quelques instants, elle perdait tout sentiment. Quoiqu'elle soupirât toujours après la solitude du cloître, elle avoue elle-même qu'elle n'aurait pas été capable de supporter la violence de ces saintes saillies, sans le soulagement que lui procuraient le trouble et la distraction des affaires extérieures.

Le Révérend Père Dom Raymond de Saint-Bernard, craignant qu'elle ne succombât sous des fardeaux si écrasants, lui retrancha une partie de ses mortifications corporelles. Il lui interdit entièrement le cilice et la haire, ne lui permettant que de se servir de chemises de serge, et de porter deux fois la

semaine une ceinture armée de pointes. Il lui défendit en outre de coucher plus de six mois de l'année sur le bois dur. La servante de Dieu obéit avec une entière ponctualité, et ne se départit pas de cette règle jusqu'à son entrée en religion.

Cet état de l'âme que souffrait notre sainte est ce que les mystiques appellent martyre d'amour. "Il consiste particulièrement à ne pouvoir aimer Dieu autant qu'on le voudrait aimer et autant qu'on le connaît aimable. Car plus on aime, et plus on veut aimer ; l'amour par ses accroissements continuels devient insatiable, et cette insatiabilité échauffe et dilate tellement le cœur, qu'elle cause quelquefois la mort."

C'était cette phase de l'amour divin qu'éprouvait alors notre héroïne ; ses désirs impétueux de voir Dieu aimé la poussaient parfois à de pieuses extravagances qui feraient sourire le monde de pitié, mais que savent apprécier les âmes qui comprennent la folie de la

croix, et qui ont approché leur cœur de cette parole brûlante du Sauveur : *Je suis venu mettre le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il soit allumé.* (S. Luc. XII, 49.)

Un jour qu'elle passait, silencieuse et recueillie, à travers les rues de la ville, en revenant de l'église après ses oraisons habituelles, et encore toute pénétrée des saintes émotions qu'elle venait d'éprouver, elle rencontra, sur son chemin, un religieux de sa connaissance. Elle court aussitôt au-devant de lui, et l'aborde d'un air d'exaltation et d'enthousiasme : " Mon Père, lui dit-elle, aimez-vous Dieu ; car si vous ne l'aimez pas, je ne puis vous parler ! "

Souvent à la suite de ces transports, toutes ses puissances intérieures semblaient tout à coup se taire et demeurer suspendues. Alors, dans le silence de toutes ses facultés, s'élevait, des profondeurs de son âme, comme une douce mélodie, dont chacun de ses soupirs semblait les suaves ondulations. On

eût dit que chaque fibre de son être était autant de cordes d'un instrument invisible que venait toucher en secret l'ange du pur amour, et dont les accords ravissaient les chœurs célestes et charmaient les oreilles de Dieu.

La nuit même n'interrompait pas ces mystérieux concerts : des visions bienheureuses venaient visiter son sommeil, et dans un demi-repos, elle entendait chanter sans cesse ces voix intérieures ; quelquefois même elle en était complètement réveillée. Ainsi son âme ressemblait à ces harpes éoliennes, suspendues aux arbres des forêts, dont les cordes résonnent encore longtemps après le passage des brises nocturnes. Ainsi dans les splendides basiliques, quand l'orgue vient de se taire, et que l'encens des solennels sacrifices monte encore dans les voûtes silencieuses, longtemps les derniers échos des chants sacrés se prolongent à travers les arcades aériennes et les ogives, et se bercent parmi les ombres du soir.

Telle fut, jusqu'à l'âge de vingt-huit à vingt-neuf ans, la vie de cette âme d'élite, qui devait mériter le nom de Thérèse de la Nouvelle-France. Cette existence, mêlée de tant de péripéties diverses, semée de tant d'épreuves amères et de faveurs étonnantes, de tant de langueurs et de transports, de tant de larmes et d'ivresses surnaturelles, n'était cependant que le noviciat de la vie intérieure qu'elle devait mener, au sein d'une paix plus profonde, dans le calme et la solitude du cloître. Le Seigneur voulut lui faire goûter les prémices de cette paix, et lui en donner comme l'avant-goût, à la veille même de l'introduire dans cette terre promise, objet des vœux et des soupirs de toute sa vie.

" Notre-Seigneur, dit-elle, m'ôta enfin ces grands transports, et ces accès violents qui m'avaient tant fait souffrir ; et depuis ce temps, mon âme est demeurée dans son centre qui est Dieu. Ce centre est en elle-même, et elle y jouit

d'une paix qui surpasse tout sentiment. C'est une chose si simple et si délicate que je ne puis l'exprimer. On peut parler de tout ; on peut lire, écrire, travailler et faire tout ce que l'on veut, sans se distraire de cette occupation et sans cesser d'être uni à Dieu. "

Comme ce calme intérieur se prolongeait toujours, la servante de Dieu craignit d'être tombée dans l'illusion, et conjura le Seigneur de l'éclairer. Il lui lui fit intérieurement cette réponse : " Demeure-là ; je veux que tu fasses ici ce que les bienheureux font dans le ciel." Ces paroles lui révélèrent la sublimité de cette condition où l'âme, vêtue d'une pureté éclatante, s'attache à Dieu, " et demeure liée, pour ainsi dire, à lui par une union d'amour dans le fond de son être, où tout est calme et détachement des sens. " Dans cet état, elle jouit, autant qu'il est possible ici-bas, de la félicité des élus. Les orages des passions ne pénètrent point jusque dans ce tabernacle de Dieu ; c'est le

Saint des Saints, dont un voile inpénétrable défend l'entrée, et où l'âme savoure dans la paix la présence de l'Epoux ; tandis que la tempête gronde au dehors, et que les sens et la partie inférieure de l'être sont dans le trouble et l'agitation.

Quoique la parole de Notre-Seigneur l'eût rassurée, elle en conféra cependant avec son confesseur, et avec le R. P. Dom Eustache de Saint-Paul, grand serviteur de Dieu, très versé dans la science des saints. " J'ai vu, lui répondit le saint, les grâces et les lumières que vous communique votre céleste Epoux ; je ne puis que vous exhorter à marcher dans cette voix et à correspondre, par votre fidélité, aux ineffables bontés de Dieu. "

CHAPITRE HUITIEME

—

L'évêque de Dol—La Mère de Saint-Bernard—Terrible épreuve—Entrée aux Ursulines.

Enfin le dernier obstacle, qui enchaînait la sainte veuve dans le siècle, s'était rompu ; son fils, âgé de douze ans, pouvait désormais se passer de ses soins immédiats. A mesure qu'elle avait vu s'approcher l'heure de sa délivrance, elle avait senti s'augmenter en elle les saints désirs qui la poussaient vers la retraite. La vie du monde était devenue pour elle un vrai martyre ; et s'il y avait encore quelque chose qui pût lui plaire ici-bas, c'était la vie du cloître.

" O mon Dieu ! s'écriait-elle dans ses transports, est-il possible que vous ne soyez point touché de mes plaintes et de mes gémissements ? vous me faites voir et goûter les biens cachés dans vos trésors évangéliques ; vous charmez mon âme par leur beauté ; vous me consumez de langueur, et vous retardez à me faire entrer dans ce séjour bien-

heureux ! Quel plaisir prenez-vous donc de me faire souffrir ? Il faut bien pourtant que vous me retiriez de la corruption du siècle, puisque son esprit est si contraire au vôtre. Ah ! mon chaste Amour, accordez-moi cette grâce, ou ôtez-moi la vie. "

Cependant elle était encore indécise sur la règle qu'elle devait embrasser. Son premier attrait avait été pour les Ursulines, quoiqu'à cette époque il n'y en eût pas encore à Tours. La lecture des œuvres de Sainte Thérèse lui avait aussi inspiré une profonde estime pour l'ordre du Carmel, dont la vie d'oraison et de recueillement était en parfaite harmonie avec l'état de son âme et son union continuelle avec Dieu. D'un autre côté, le Père Général des Feuillants, étant venu à Tours sur ces entrefaites pour faire la visite du monastère, et ayant manifesté le désir de la voir, fut tellement ravi et émerveillé de sa sainteté, qu'il crut acquérir un trésor inestimable pour son ordre en lui offrant son

entrée aux Feuillantines. Il lui promit en même temps que les Pères de l'ordre se chargeraient de l'éducation de son fils. Elle accueillit cette promesse avec une grande joie ; car elle acquit par là la certitude de pouvoir accomplir son pieux dessein. D'ailleurs la règle austère et la profonde solitude où vivaient les Feuillantines avaient pour elle de grands charmes. Ces ouvertures firent espérer pendant quelque temps que son choix était fixé dans cet ordre, quoiqu'elle n'eût donné aucune réponse définitive. Les choses allèrent même si loin qu'on se préparait déjà à la recevoir dans le monastère de Paris. Mais le Seigneur ne la voulait ni parmi les filles de Saint-Bernard, ni parmi les vierges du Carmel ; et cette âme fidèle ne cherchait d'autre voie que celle que lui traçait sa volonté sainte. Le joug qu'il voulait lui imposer était encore éloigné ; mais l'heure fixée dans ses desseins était sonnée, et ce qu'elle ne recherchait pas vint comme de soi-même se placer devant elle.

A cette époque-là même, les Ursulines fondaient un monastère à Tours, à deux pas de la maison de son beau-frère ; et l'on eût dit que la Providence ne permettait la formation de cet établissement que pour lui offrir un asile.

A peine le vit-elle s'élever qu'un attrait extraordinaire l'entraîna vers cette sainte retraite ; chaque fois qu'elle passait près du monastère, elle éprouvait une telle émotion, qu'elle était tentée de s'y arrêter. La connaissance qu'elle eut bientôt de leur règle, et de la profession qu'elles font de servir le prochain, ne fit que fortifier en elle cette inclination ; elle n'espéra plus pouvoir satisfaire ailleurs le besoin irrésistible de charité qui débordait de son cœur. Toutefois elle ignorait encore comment Dieu aplanirait les difficultés qui s'opposaient à l'exécution de son projet ; car sa pauvreté la mettait dans l'impossibilité d'offrir la dot nécessaire à son entrée.

Au milieu de cette indécision, un incident imprévu vint la plonger dans

une perplexité plus grande encore. Sa haute réputation de sainteté s'était déjà répandue dans toute la Touraine, et même dans une grande partie de la France. L'évêque de Dol, passant par Tours en revenant d'un voyage à Paris, entendit parler de la jeune veuve, de ses hautes qualités intellectuelles, et surtout de ses éminentes vertus.

Dans un entretien qu'il eut avec elle, il fut tellement charmé de son mérite, qu'immédiatement il la pria avec instances de l'accompagner jusqu'à Dol, pour le seconder dans la fondation d'un monastère de religieuses de la Visitation, qu'il y établissait en ce moment même.

Avec sa prudence ordinaire, elle le pria de lui donner quelque temps pour consulter Dieu avant de lui rendre une décision définitive.

Après quelques jours de prière et de réflexion, elle lui répondit que bien qu'elle fût toute confuse de la confiance qu'il lui avait témoignée et de l'honneur qu'il avait voulu lui faire, elle ne croyait

pas être appelée de Dieu à coopérer à cette œuvre.

Dans le monastère des Ursulines de Tours vivait alors une de ces âmes choisies, que le ciel se plaît à favoriser de ses dons les plus rares, ange déguisé sous une forme humaine, aux ailes toujours tendues vers les cieux, aux regards toujours fixés vers le Soleil de Justice ; une de ces âmes semblables à ces plantes amantes de lumière, qui, à peine écloses aux premiers rayons de l'aurore, tournent leurs corolles épanouies vers le soleil, et le suivent dans toute sa course, en étalant sous ses regards la richesse toujours croissante de leurs couleurs, et l'enivrante suavité de leurs parfums. La Mère Françoise de Saint-Bernard avait été conduite dans la perfection par des voies à peu près semblables à celles que venait de suivre sa future compagne. Ces deux âmes, prévenues des mêmes grâces, éprises d'un même amour, étaient destinées à se connaître et à se comprendre. Dieu, à leur insu, les rapprochait pour

les réunir sous le même toit, afin que leurs cœurs, appuyés l'un sur l'autre et enlacés par les mêmes affections, s'élevassent vers lui d'un même essor.

Une visite que notre sainte veuve fut obligée de faire au monastère des Ursulines, devint l'origine de cette liaison. A peine, à leur première entrevue, eurent-elles échangé quelques paroles, qu'elles entrevirent leurs dispositions intérieures, et qu'un puissant attrait les attira l'une vers l'autre. A cette douce confiance, succéda bientôt une étroite et sainte amitié, dont les liens se resserrèrent chaque jour, à mesure que se multiplièrent leurs entretiens, qui d'ailleurs n'avaient d'autre objet que les choses célestes. Toutefois malgré cette intimité, Madame Martin n'osa jamais s'ouvrir à son amie sur le sujet de ses inquiétudes, et la prier de lui venir en aide ; elle voulait laisser toutes choses entre les mains de Dieu.

Sur ces entrefaites, la Mère de Saint-Bernard fut élue supérieure du nouveau

monastère de Tours. En apprenant cette heureuse nouvelle, la servante de Dieu s'empressa d'aller féliciter son amie. Dès qu'elle eut mis le pied dans le parloir, la pensée lui vint que la nouvelle supérieure allait lui offrir son entrée aux Ursulines. En effet, à peine eut-elle le temps de lui présenter ses premières félicitations, que la Mère de Saint-Bernard la regardant avec un doux sourire et un geste plein d'affection :

" Je sais bien à quoi vous pensez, lui dit-elle ; vous songez que je vais vous offrir une place dans ma communauté. Eh bien ! oui, je vous l'offre, et il ne tient qu'à vous d'être du nombre de nos compagnes."

A ces mots, notre sainte demeura tout interdite d'étonnement et de joie. " Que le Seigneur bénisse votre charité, lui dit-elle, émue jusqu'aux larmes ; mais je suis indigne d'une telle faveur. Cependant, puisque vous daignez me faire cet honneur, permettez-moi, avant de vous répondre, de consulter Dieu et

celui qui pour moi tient sa place sur la terre."

Le R. P. Dom Raymond de Saint-Bernard, comme on l'a déjà vu, était un grand maître dans l'art de conduire les âmes. Afin d'éprouver la vocation de celle que Dieu avait confiée à ses soins, il répondit à sa demande avec une froideur apparente, et même avec un air de rudesse. Pendant quelque temps, il parut même ne plus songer à la faire sortir du siècle.

Enfin, un jour qu'elle était en prière, plongée dans les mêmes perplexités, elle sentit soudain s'évanouir sensiblement tout l'attrait qui l'avait d'abord fait incliner vers les Feuillantines ; et en même temps s'allumer dans son cœur un désir ardent d'entrer aux Ursulines, " avec une inspiration si pressante, dit-elle, d'en poursuivre l'exécution, qu'il me semblait que tout ce qui était au monde me menaçait de ruine, si je ne me sauvais promptement en cette maison de Dieu."

Elle fit part à son directeur de cet ordre qui lui venait d'en haut. Celui-ci jugea alors que le temps de l'épreuve avait été suffisamment prolongé ; et quoique jusqu'alors il eût toujours cru que sa vocation l'appelât aux Feuillantines, il ne balança pas un seul instant à lui déclarer qu'elle ne pouvait plus hésiter, que ce serait résister évidemment à la voix de Dieu que de tarder davantage, et qu'elle devait même se hâter d'exécuter un ordre manifesté d'une manière si sensible. Le jour de son entrée fut donc fixé, sans aucune obstacle ; car les Ursulines avaient obtenu de l'archevêque de Tours l'autorisation de la recevoir sans dot.

Ce fut alors que le démon tenta un dernier et suprême effort pour la jeter hors de la voie qui lui était tracée. L'artifice qu'employa le tentateur était d'autant plus perfide qu'il se cachait sous l'ombre des motifs les plus purs. Il lui montrait du doigt son jeune enfant, qu'elle chérissait de toutes les forces de

son âme, et lui reprochait sa cruauté de l'abandonner dans un âge si tendre. N'était-ce pas par cette conduite travailler évidemment à sa perte et engager dangereusement sa conscience ? N'était-ce pas une obligation rigoureuse pour elle de rester dans le siècle pour réparer toutes les fautes qu'elle avait commises en négligeant les intérêts de cet enfant ? A ces tentations se joignaient les importunités de ses amies, et l'opposition violente que mettaient sa sœur et son beau-frère à son entrée dans la vie religieuse. Mais Dieu donna à sa servante des forces pour résister à tous ces assauts. Il lui fit voir qu'elle n'avait rien fait que par son ordre, et lui donna l'assurance qu'il se chargerait lui-même de l'enfant qu'elle n'abandonnait que pour son amour, et pour suivre ses divins conseils. Il voulut même lui en donner une preuve immédiate en changeant soudainement les dispositions de son beau-frère et de sa sœur, par l'entremise de Dom Raymond de Saint-Bernard qui, non-

seulement les fit consentir à son départ, mais même leur fit promettre de prendre soin de son fils.

Il semble maintenant que la nacelle de l'humble servante du Christ ballottée si longtemps sur les flots, n'ait plus d'orages à essuyer ; mais on dirait que chaque fois qu'elle va toucher au rivage, une main ennemie l'y attend pour la repousser en pleine mer. Cette fois encore, au moment de jeter l'ancre dans l'heureux port où l'attendaient de joyeuses acclamations, une tempête furieuse s'élève, déchire toutes ses voiles et la rejette bien loin sur les flots.

Cette tempête lui avait été prédite peu de jours auparavant par un saint religieux. "Préparez-vous, lui dit-il, à recevoir une grande grâce de Dieu ; mais ce ne sera qu'après vous y avoir disposée par une grande croix."

Madame Martin n'avait encore rien communiqué à son fils de la détermination qu'elle avait prise ; mais il eut d'avance le pressentiment de la perte

qu'il allait faire. Depuis quelque temps il s'était aperçu que ses parents, qui connaissaient tout, ne lui prodiguaient plus leurs caresses ordinaires. Souvent il les avait surpris le regardant d'un œil de pitié,et chuchotant à voix basse,comme s'ils eussent craint de lui apprendre quelque fatale nouvelle. Cette conduite étrange, qu'il ne pouvait expliquer, le plongea dans une noire mélancolie. Ne voyant rien que de triste et de lugubre autour de lui, il se retirait à l'écart, et passait une partie des jours à pleurer. Enfin ne pouvant plus supporter ce spectacle désolant, et frappé d'une sorte de vertige, il résolut de prendre la fuite.

Quinze jours avant l'époque fixée pour l'entrée de sa mère aux Ursulines, il choisit un moment où personne ne l'observait, et sortit furtivement de la maison où il avait été placé en pension.

Dès que la nouvelle de cette disparition se fut répandue, tous ceux qui s'étaient opposés au dessein de notre pieuse veuve ne tarirent pas en repro-

ches contre elle, et ne manquèrent pas de réitérer leurs instances. Cet accident était selon eux une permission de Dieu, et une preuve évidente qu'il réprouvait son intention d'embrasser la vie religieuse. L'esprit de ténèbres se joignit à ses ennemis pour lui livrer de nouveaux assauts, et faire entendre à ses oreilles les cris de ses entrailles maternelles cruellement déchirées, afin de faire fléchir sa volonté ; mais la grâce chez elle fut toujours victorieuse de la nature et du sang. Refoulant sa douleur au fond de son âme, elle parut ferme au milieu de l'orage. La lutte qu'elle livrait intérieurement aux sentiments les plus profonds et les plus tendres de la nature était d'autant plus terrible qu'elle ne voulait pas la laisser paraître au dehors. " O Dieu ! s'écrie-t-elle, je n'aurais jamais cru que la douleur de la perte d'un enfant pût être si sensible à une mère. Je l'avais vu malade, presque jusqu'à rendre l'esprit, et je le donnais de bon cœur à Notre-Seigneur. Mais le

perdre de la sorte, c'est ce que je ne pouvais comprendre. Enfin il fallut me dépouiller devant Dieu de tout désir, et demeurer nue et résignée au pied de la croix."

Dans son immense douleur, elle alla chercher quelque consolation auprès de son amie, la supérieure des Ursulines. Mais à peine eut-elle le temps de lui raconter le sujet de sa tristesse et de ses larmes, qu'elle vit entrer son directeur, qui ne savait rien encore de cet accident. En le voyant elle se jeta à ses pieds et lui apprit son malheur. Elle s'attendait bien que le bon religieux, qui avait pour elle une tendresse toute paternelle, allait compatir à sa peine. Mais quelle ne fut pas sa stupeur en voyant l'accueil glacial qu'il lui fit. Ce saint homme, connaissant la sublime vertu de sa pénitente, voulut saisir cette occasion pour lui faire subir une épreuve qui paraîtra bien étrange aux yeux du monde, mais que justifie pleinement la science des saints. Loin de la consoler, il ne chercha qu'à enfoncer

davantage le glaive qui déchirait son cœur. " Vous n'avez guère de foi, lui dit-il d'un ton plein de sévérité, si vous ne croyez pas que cet accident soit arrivé par l'ordre de la Providence, ou si vous le croyez, vous n'avez guère de soumission à la volonté de Dieu. Je vois bien maintenant que vos vertus sont toutes superficielles, et que j'avais raison de craindre qu'elles ne fussent que des ruses d'une nature hypocrite plutôt que de véritables vertus. On voit bien que la nature est encore tout entière en vous et que les passions sont toutes vives, puisque vous avez des attachements si violents pour une chétive créature."

Durant toute cette terrible réprimande, l'humble mère demeura à genoux, prosternée aux pieds de son directeur, sans proférer une seule parole. Convaincue de son indignité, elle ne répondit à ces sanglants reproches que par des soupirs. Dom Raymond entendant un de ces gémissements : "Eh bien ! continua-t-il,

que vous disais-je ; ce que je viens d'entendre ne confirme-t-il pas mes craintes ? Il n'est que trop vrai, la nature corrompue est encore toute vive en vous ? Levez-vous, sortez d'ici ; car la maison de Dieu n'est pas pour des âmes aussi imparfaites."

A ces mots, elle se leva en silence, s'inclina profondément devant son directeur, et sortit du monastère

Restés seuls, après son départ, le père et la supérieure demeurèrent immobiles, stupéfaits d'admiration en présence de tant de vertu ; et l'attendrissement succédant à l'admiration, ils donnèrent un libre cours à leurs larmes, en rendant grâces à Dieu de les avoir faits témoins d'une si grande merveille.

Aussitôt, sans rien lui dire, ils expédièrent à leurs frais plusieurs hommes à la recherche de son fils. Ceux qu'elle avait envoyés elle-même n'avaient pu encore découvrir sa trace.

Par une singulière coïncidence, la fuite de cet enfant arriva pendant l'octave

de l'Epiphanie, c'est-à-dire à l'époque même où l'Eglise rappelle le souvenir de la perte de Jésus dans le temple. Comme le divin Enfant, c'était aussi à l'âge de douze ans qu'il s'était échappé des mains de ses parents. Ces traits de ressemblance offraient à la pauvre mère une grande consolation dans sa douleur. Elle unissait ses angoisses à celles qu'avait ressenties la Sainte Vierge après la perte de son divin Fils ; et elle espérait qu'à l'exemple de Marie, elle aussi recouvrerait son enfant au bout de trois jours. Effectivement trois jours plus tard, il fut ramené à Tours et remis à sa mère par un brave citoyen qui l'avait rencontré par hasard sur le pont de Blois.

Il avoua alors que son dessein avait été de se rendre jusqu'à Paris, et d'aller frapper à la porte du correspondant que son oncle entretenait dans cette ville.

Le retour de cet enfant leva le dernier obstacle qui la retenait dans le siècle. Dès ce moment, la voix intérieure,

qui la suivait partout, retentit plus puissante que jamais à son oreille, et, s'unissant à celle de son directeur, la pressa vivement de hâter son départ. Fidèle à ce double avertissement, elle fixa irrévocablement le jour de son entrée au noviciat des Ursulines, malgré les nouvelles réclamations de ses amis et de ses proches, malgré les larmes et les prières de son père qui la suppliait de ne pas l'abandonner sur ses vieux jours, malgré les déchirements de cœur qu'elle éprouvait à la pensée de dire adieu pour jamais à son fils unique. Mais elle se rappelait cette parole du Sauveur : *Celui qui aime son père ou sa mère,..... son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi*, (Matth. X, 37) ; et elle y puisait un courage et une fermeté invincibles.

Elle n'eut pas plus tôt pris cette résolution que tous ses doutes et ses scrupules s'évanouirent, pour faire place à une paix inaltérable et si profonde que rien ne pouvait l'en distraire. Cette

impression était si puissante qu'elle lui permettait à peine de prendre quelques heures de sommeil, et si peu de nourriture que l'on craignit sérieusement qu'elle ne tombât malade.

Enfin l'heure de la séparation étant arrivée, elle fit venir son fils auprès d'elle pour lui donner ses derniers avis, avant que la barrière infranchissable du cloître, qui allait s'élever entre elle et lui, le laissât orphelin sur la terre. C'était le moment qu'elle avait toujours le plus redouté ; car elle connaissait toutes les défaillances de l'amour maternel ; elle savait combien sont profondes ces racines qui, après avoir alimenté deux vies dans un même cœur, s'enlacent et se fortifient toujours de plus en plus, et deviennent plus fortes que la mort. Aussi s'était-elle préparée à ce moment suprême depuis plus de dix années ; car dès que son fils avait atteint l'âge de deux ans, elle s'était imposé le sacrifice de ne lui faire aucune caresse, et de ne lui en permettre aucune à son égard.

Elle espérait par là lui rendre son absence moins douloureuse, lorsque l'heure de la séparation serait venue. Mais ce fut tout le contraire qui arriva ; car si d'un côté elle avait toujours agi envers lui avec une douce gravité et avait exigé de lui la même conduite, autant que son âge le lui permettait ; d'un autre côté, elle n'avait jamais usé à son égard du moindre mauvais traitement. Aussi son attachement pour elle était-il aussi tendre que profond.

Dès qu'elle se vit seule avec lui, elle le fit asseoir auprès d'elle et lui tint ce langage, digne de la mère des Machabées :

" Mon fils, j'ai à vous communiquer un grand secret que je vous ai tenu caché jusqu'à ce jour, parce que vous n'étiez pas en âge d'en comprendre l'importance. Mais à présent que vous commencez à être raisonnable, et que je suis sur le point d'exécuter ce qu'il m'ordonne, je ne puis plus différer davantage de vous le faire connaître. Dès le moment que je perdis votre père,

avec qui vous savez que je n'ai vécu que deux ans, Dieu m'inspira le dessein de quitter le monde et d'embrasser la vie religieuse. Ce dessein s'est toujours fortifié en moi, et si dès lors je ne l'ai pas mis à exécution, c'est que vous étiez encore trop jeune et que vous aviez besoin de moi. Mais aujourd'hui cette raison n'existe plus, et il faut que j'obéisse à la voix de Dieu qui m'appelle. J'aurais pu vous quitter sans vous en parler, car il y va de mon salut, et quand il s'agit de se sauver, il ne faut demander permission à personne. Mais je n'ai pas voulu vous contrister, en vous laissant tout à coup seul, sans père et sans mère. Vous jugez bien que je n'ai nullement besoin de votre consentement, puisque le grand Maître a parlé ; je veux cependant vous le demander, et j'espère que vous ne me le refuserez pas. Si cette séparation vous afflige, songez à l'honneur insigne que Dieu me fait en daignant m'appeler à son service. Rappelez-vous quelle consolation sera pour vous de

songer que vous avez une mère qui ne sera plus occupée qu'à offrir, jour et nuit, des vœux au Seigneur pour votre salut."

En prononçant ces paroles, l'héroïque femme fixait des regards pleins d'une tendresse infinie sur son enfant. Elle attendit quelques instants sa réponse. Mais lui, tout interdit d'entendre ce langage solennel qu'il n'avait jamais connu auparavant, ne put que lui répondre d'une voix timide et pleine de larmes :

" Ma chère maman, je ne vous verrai donc plus ? "

" —Ce n'est pas cela que je veux dire, s'empressa de répondre la courageuse mère ; au contraire, vous me verrez, mon enfant, tant qu'il vous plaira. Je me retire au couvent des Ursulines qui est à deux pas d'ici, et vous aurez la liberté de venir me voir quand vous voudrez."

" —Puisqu'il en est ainsi, repartit l'enfant encore tout ému, je le veux bien."

La servante de Dieu respira après cette réponse, et reprit :

" —J'aurais eu bien de la peine à me séparer de vous, mon cher fils, si vous m'aviez refusée ; mais puisque vous y consentez, je me retire du monde, et je vous laisse entre les mains de Dieu. Vous n'avez pas de fortune ; mais celui que j'ai choisi pour mon héritage sera aussi le vôtre ; et si vous possédez la crainte de Dieu, vous serez assez riche, car vous possèderez le plus précieux trésor de la terre.

" Vous perdez aujourd'hui votre mère, et désormais vous n'en aurez plus ici-bas ; mais dans le ciel vous en avez une qui sera bien meilleure que moi, et qui vous dédommagera amplement de la perte que vous allez faire. C'est la Sainte Vierge, à qui je vous recommande ; soyez-lui bien fidèle ; appelez-la toujours votre mère, et dans vos besoins adressez-vous à elle avec une entière confiance, en lui rappelant que vous êtes son fils, et qu'il faut qu'elle ait soin de vous ; et

soyez sûr qu'elle ne vous abandonnera jamais. Je vous confie à ma sœur, qui m'a promis de bien vous aimer et d'avoir bien soin de vous. Ayez pour elle le même amour et le même respect que vous avez eus jusqu'ici pour moi. Respectez aussi tous vos parents, honorez tout le monde, servez bien le Seigneur, et gardez tous ses commandements. En un mot, mon enfant, aimez Dieu et Dieu vous aimera, et aura soin de vous en quelque état que vous soyez. Adieu, mon fils. "

En achevant ces paroles, elle fit agenouiller le jeune enfant à ses pieds, et concentrant toute son émotion au fond de son âme, elle lui donna sa bénédiction en traçant le signe de la croix sur son front. Ce fut la dernière caresse et le dernier adieu de cette femme admirable à son enfant ; car désormais elle ne devait plus être sa mère. Dieu ne voulait plus souffrir deux amours dans ce cœur sur lequel il avait résolu de régner seul et sans partage.

" C'était le lieu et le temps, ajoute naïvement Dom Claude Martin en décrivant cette scène de la vie de sa mère, c'était le lieu et le temps de lui donner un baiser, pour dernière marque de son affection ; mais elle ne le fit pas ; ce qui me semble une vertu bien rare et bien extraordinaire, et m'a toujours donné de l'étonnement jusqu'à ce que j'en aie compris la cause."

Ainsi cette mère sublime, qui depuis tant d'années avait sevré son cœur de toutes les joies les plus innocentes et les plus légitimes de la maternité, mettait le sceau à tous ces sacrifices, par cette action héroïque et ce dernier holocauste.

Victorieuse dans ce grand combat, elle n'eut plus de crainte pour le reste ; elle dit adieu sans fléchir à toute sa famille en pleurs, et s'arracha des bras de son vieux père, sans rien laisser paraître de la douleur poignante dont son cœur était navré. Ce vénérable vieillard ne pouvait se consoler de la perte de celle qui lui était si chère à

double titre, comme enfant et comme sainte ; et il faisait retentir toute la maison de ses gémissements et de ses sanglots.

Enfin elle sortit de la demeure de son beau-frère, accompagnée de plusieurs de ses parents et de ses amies ; c'était le vingt-cinq janvier, mil six cent trente et un, jour de la fête de la conversion de Saint Paul. Quelques heures auparavant, elle avait été se jeter aux pieds de l'archevêque de Tours qui, plein d'admiration pour ses vertus, avait voulu la voir, et lui accorder sa bénédiction avant son entrée au noviciat. En franchissant la courte distance qui séparait le monastère de sa demeure, elle fit placer devant elle une de ses nièces, et lui mit entre les mains un grand crucifix, qu'elle portait habituellement sur elle, et qu'en cette circonstance elle avait détaché de son cou, comme pour lui servir de guide dans sa marche hors du monde. Sa foi ardente le lui montrait comme la colonne de feu, symbole de la croix, qui

guidait autrefois Israël à sa sortie de l'Egypte.

A ses côtés, marchait son fils, silencieux et résigné, mais trahissant sa douleur par ses larmes. A la vue d'un spectacle si touchant, non-seulement ceux qui l'accompagnaient, mais même ceux qui la rencontraient sur leur passage, ne pouvaient retenir des pleurs d'attendrissement. Elle seule s'avançait d'un pas ferme et assuré, d'un air calme et rayonnant. On eût dit qu'elle marchait au triomphe et non au sacrifice. Cependant cette victoire surnaturelle qu'elle remportait sur ses sens et sur les droits imprescriptibles de la nature, ne l'empêchait pas de ressentir de cruels saignements de cœur à la vue du petit orphelin qui pleurait à ses côtés. " Il n'osait, dit-elle, me témoigner son affliction, mais les larmes qui coulaient de ses yeux me faisaient bien connaître ce qu'il ressentait en son cœur. Il me faisait si grande compassion qu'il me semblait qu'on m'arrachait l'âme ; mais

Dieu m'était encore plus cher que ce cher enfant. "

Parvenue au seuil du monastère, elle renouvela en souriant ses adieux à son fils et à tous ceux qui l'entouraient ; et se séparant joyeusement de leur groupe, elle alla se jeter aux pieds de son directeur, qui l'attendait à l'entrée du cloître pour lui donner sa bénédiction. Un instant après, elle était prosternée devant la supérieure, qui la recevait entre ses bras avec des larmes d'allégresse et de bonheur.

Vous voilà donc parvenue au comble de vos vœux, ô femme héroïque ! et désormais le siècle que vous avez vaincu, et qui était indigne de vous posséder, ne blessera plus, par ses scandales, l'innocence de vos regards, ni la tendresse de votre unique amour ! Vous avez tout foulé aux pieds pour conquérir ce souverain bonheur ; aucun sacrifice ne vous a coûté, ni les biens terrestres, ni l'estime du monde, ni les mépris, ni les humiliations, ni les liens du sang,

ni le sein maternel, ni les pures et douces jouissances de la famille ! Vous avez tout vaincu ! Entrez donc maintenant dans le séjour de la paix, dans le sanctuaire du Seigneur, et mêlez-vous au chœur de ces chastes vierges, qui dès ici-bas marchent à la suite de l'Agneau, et retracent sur la terre la vie du ciel !

Et vous, angéliques filles de Sainte Ursule ! tressaillez d'allégresse, et venez au-devant de votre auguste compagne ! Ouvrez les portes de vos cloîtres, et jonchez vos parvis sacrés de fleurs et de couronnes sous les pas de celle qui sera un jour la gloire de l'Eglise, l'orgueil de l'Ancienne et de la Nouvelle-France, et l'éternel honneur de votre ordre, LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION !

DEUXIÈME ÉPOQUE

VIE MONASTIQUE

1631-1639

—

CHAPITRE PREMIER

Noviciat—Tribulations de la part de son fils—Le Mystère de la Sainte Trinité—Prise d'habit.

Les éminentes vertus de la nouvelle postulante la firent admettre au noviciat en qualité de sœur de chœur, quoiqu'elle n'eût apporté aucune dot à son entrée. Cette distinction fut pour elle un grand sujet d'étonnement et de confusion ; car elle s'était toujours attendue à n'être admise qu'à titre de sœur converse. Son humilité du reste la faisait incliner de préférence vers cet état d'infériorité, quoiqu'elle n'eût jamais fait la moindre allusion à ce sujet dans

ses entretiens avec son amie, la mère de Saint-Bernard. Elle avait voulu se soumettre en tout, avec le plus entier abandon, à la volonté de Dieu.

La première épreuve qu'on imposa à son obéissance, dès les premiers jours de son entrée, fut de l'obliger d'abandonner toutes ses pratiques de mortification, sa tunique de serge, ses chaînes, ses instruments de discipline, etc., pour suivre la règle commune à toutes les novices. Rien ne fit éclater davantage l'esprit de Dieu qui l'animait que la conduite qu'elle tint en cette circonstance. Elle se soumit à tout avec la candeur d'un enfant, sans éprouver le moindre mouvement de contrariété.

N'ayant jamais recherché que Dieu seul dans toutes ces austérités, et ayant toujours agi avec une parfaite pureté d'intention, elle comprit immédiatement qu'aucune de ces pénitences ne valait, aux yeux de Dieu l'entière soumission de son esprit et l'immolation de sa volonté. Elle les abandonna donc avec

le même empressement et la même allégresse qu'elle avait ressentis en les embrassant.

Sa conduite à l'égard des novices, ses nouvelles compagnes, n'excita pas moins l'admiration que son obéissance. Oubliant son âge, son esprit, ses lumières, ses talents, sa rare habileté pour les affaires, les communications extraordinaires qu'elle avait avec Dieu, et son expérience dans les choses spirituelles, elle parut au milieu d'elles comme une simple et naïve enfant, ignorante de tout et prête à recevoir les leçons de chacune d'elles. Souvent elle prenait plaisir à se faire instruire par les plus jeunes des pratiques de la vie religieuse, afin de trouver occasion d'exercer cette simplicité évangélique recommandée par le Divin Maître : *Si vous ne devenez petits et simples comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* (Matth. XVIII, 3.) Ses compagnes étaient dans le ravissement à la vue de tant de perfection, et l'entouraient de tout le

respect et de toute la vénération que l'on doit à une sainte.

Son humble soumission envers la maîtresse des novices était encore un autre sujet d'édification non moins précieux pour ces jeunes personnes, et pour toute la communauté. Le moindre signe de sa part lui paraissait un ordre descendu du ciel ; car elle la regardait comme l'ange du Seigneur chargé de la conduire dans la terre promise. Cette excellente religieuse ne se lassait point d'admirer son exactitude et sa fidélité aux moindres règles de la vie monastique, et ne pouvait retenir certaines marques de respect que lui arrachait la profonde estime qu'elle ressentait pour sa sublime élève. Mais rien ne contristait celle-ci et ne l'humiliait autant que ces distinctions, qui lui faisaient craindre de perdre une partie du mérite de ses actions.

Du reste, les pratiques les plus pénibles de la vie claustrale n'étaient que des roses, comparées à la vie d'austérité

qu'elle avait menée jusqu'alors. Rien ne saurait peindre le charme et les délices qu'elle trouvait dans cette existence paisible et retirée, après laquelle elle avait soupiré pendant tant d'années. Elle ne trouve aucun terme pour exprimer combien le joug du Seigneur lui paraissait léger, et avec quelle ivresse de bonheur elle se pliait à ce doux fardeau. Cette existence était pour elle un véritable paradis terrestre et un ciel anticipé.

Cependant Dieu, qui avait résolu de ne la conduire à lui qu'à travers les croix et les épines, ne lui permit pas de jouir longtemps de la plénitude de cette paix qui embellissait sa chère solitude. Les murmures, qui s'étaient élevés contre elle dans le monde, n'avaient pas cessé après son entrée en religion ; et son fils, qui d'abord avait si généreusement consenti à se séparer d'elle, entendant tous les jours blâmer sa conduite, commença à regretter amèrement la parole qu'il avait donnée. Les mauvais

conseils qu'on ne cessait de faire retentir à ses oreilles, ne firent qu'envenimer davantage la plaie encore saignante au fond de son cœur. Une tristesse plus noire que celle qui lui avait naguère fait prendre la fuite, s'empara de lui.

On lui fit entendre que s'il cherchait toutes les occasions de pénétrer dans le monastère, et de tourmenter les religieuses pour faire sortir sa mère, il ne manquerait pas de réussir.

A cette époque le monastère des Ursulines n'était pas encore terminé ; et l'on était obligé de laisser souvent les portes ouvertes pour permettre la circulation des ouvriers. L'enfant profitait de cette circonstance pour pénétrer dans le couvent et se glisser partout où il trouvait une issue. Tantôt il apparaissait soudainement dans le jardin au milieu des religieuses, tantôt dans les cours les plus retirées du cloître. Souvent il se rendait au parloir, et pressait la tourière d'aller dire à la supérieure de faire sortir sa mère, ou de lui per-

mettre de venir rester avec elle dans le monastère. On envoyait alors la nouvelle novice au parloir pour le consoler, et lui faire quelques petits présents, afin de le calmer. Il essuyait d'abord ses larmes et promettait d'être plus raisonnable à l'avenir ; mais à peine lui avait-elle dit adieu, qu'il oubliait toutes ses promesses.

Les tourières remarquèrent plusieurs fois que lorsqu'il s'en retournait, il marchait toujours à reculons en tenant les yeux fixés sur les fenêtres du dortoir, dans l'espérance d'y apercevoir sa mère, parce qu'il l'y avait entrevue une fois au moment où elle y passait par hasard.

Souvent aussi, à l'heure de la messe, il entrait dans l'église, et tâchait d'avancer aussi près que possible de la grille, afin de pouvoir jeter la vue dans le chœur des religieuses.

Ayant un jour trouvé entr'ouverte la grille de la communion, il passa la tête au travers, et se mit à crier en pleurant : Rendez-moi ma mère ! rendez-moi ma

mère ! Les bonnes religieuses ne purent retenir leurs larmes en entendant ces cris déchirants. La vue d'une douleur si amère, et des tortures morales que devait souffrir l'infortunée novice les navrait de tristesse.

De tels scandales lui firent craindre sérieusement que son séjour dans la communauté ne devînt impossible. Déjà on répandait le bruit que la supérieure allait bientôt lui signifier de se retirer ; quelques-unes de ses amies mêmes, croyant ces rapports fondés, lui conseillèrent de sortir avant de prendre le voile, afin de ne pas s'exposer à subir cette confusion après l'avoir reçu.

Un autre jour le jeune enfant, après avoir fait mille détours dans le monastère sans savoir où il allait, entra tout à coup dans le réfectoire où toute la communauté était réunie, au moment de se mettre à table. Il est facile d'imaginer quelle fut la surprise de toutes les religieuses, et quelle impression pénible fit éprouver à la pauvre mère l'apparition

inopinée de cet enfant dans une circonstance aussi extraordinaire. Toute sa tendresse maternelle se réveilla en ce moment. Mais lorsqu'elle le vit se précipiter dans ses bras en fondant en larmes, elle se sentit percée au cœur d'un glaive de douleur et de compassion inexprimables. Elle demeura en même temps anéantie de confusion en se voyant la cause innocente de tant de trouble dans une communauté qui l'avait accueillie avec une si grande bienveillance.

Rien n'eût été plus facile que de vaincre l'obstination et l'ennui de cet enfant, s'il avait été laissé à lui-même ; mais tous ceux qui l'entouraient semblaient conspirer ensemble pour aigrir son chagrin et nourrir son espoir de revoir à ses côtés celle qu'il pleurait.

Il présenta un jour à sa mère un papier qu'on lui avait donné à ce dessein. C'était une longue pièce de vers composée par un de ses oncles qui avait un talent très remarquable pour la poésie. Il y peignait sous les couleurs

les plus vives, le malheur de cet enfant arraché des bras de sa mère dans un âge si tendre, et lui mettait dans la bouche les reproches les plus affectueux pour réveiller en elle toutes les voix de la nature et ébranler sa constance. Elle lut cette pièce sans laisser paraître aucune émotion ; mais il est aisé de comprendre quelle lutte terrible se livra dans son âme entre les sentiments de la nature et ceux de la grâce à la lecture de ces pages si propres à exciter l'exquise sensibilité de l'amour maternel.

Cependant tous ces assauts que lui suscitait le tentateur, n'étaient que le prélude d'une attaque bien autrement violente. Le jeune Martin avait hérité des heureuses qualités de sa mère, et jouissait naturellement d'un caractère doux et aimable qui le rendait l'idole de tous ses compagnons d'enfance. Lorsqu'ils le virent en proie à cette tristesse inconsolable, ils s'empressèrent autour de lui, et tâchèrent de le consoler. Mais voyant que tous leurs efforts étaient inu-

tiles, ils tramèrent entre eux une petite conspiration pour lui restituer celle qui était la cause de tant de larmes. "Ne pleure pas, s'écrièrent-ils tous ensemble, nous te rendrons bien ta mère ; nous allons tous aller au monastère, et nous ferons tant de bruit qu'on sera bien obligé de la faire sortir."

En un clin d'œil, tout le quartier fut en émoi. Une immense clameur s'éleva autour des murs du monastère, et les pierres volèrent de toutes parts. Les religieuses ne comprirent pas d'abord l'origine de ce tumulte étrange : mais la novice désolée qui en était la cause involontaire eut bientôt tout deviné ; car au milieu de tous ces cris, une voix, bien connue frappa douloureusement son oreille. C'était celle de son fils qui, transporté hors de lui-même par cette singulière démonstration, pleurait et sanglotait avec plus de violence que jamais, et ne cessait de crier d'une voix capable d'attendrir les cœurs les plus durs : Rendez-moi ma mère ! rendez-

moi ma mère ! Chacune de ces paroles pénétrait dans l'âme de l'infortunée mère comme autant de coups de poignard qui lui déchiraient les entrailles. Elle crut alors que c'en était fait, et que les religieuses lassées de tant de tumulte et d'importunités allaient lui dire de se retirer. " Jamais, dit-elle, je ne fus tant combattue ; j'en traitais humblement et amoureusement avec Notre-Seigneur, pour l'amour duquel j'avais abandonné cet enfant, afin de suivre ses divins conseils ; et par ce moyen mon cœur demeurait en paix."

En effet, sa grande âme ne faiblit pas un seul instant au plus fort de l'orage ; tous ceux qui furent témoins de tant de courage et de fermeté en étaient dans l'admiration.

Enfin cette tempête s'apaisa insensiblement. " Peu de temps après, dit-elle, le Seigneur daigna me consoler ; car un jour que je montais les degrés du noviciat, il me donna une certitude intérieure que je serais religieuse en cette mai-

son ; il m'assura en même temps qu'il aurait soin de mon fils, et qu'il serait un jour destiné à son service."

L'effet suivit de près la promesse, et Dieu lui-même voulut en faire naître l'occasion. L'archevêque de Tours et Dom Raymond de Saint-Bernard, conversant un jour avec le Père Dinet, recteur du collége des Jésuites de Rennes qui se trouvait alors à Tours, eurent l'inspiration de lui raconter l'histoire de notre héroïne. Le père en fut émerveillé ; et sur la proposition qu'ils lui firent de se charger de l'éducation de son fils, il accepta avec empressement. Ce secours providentiel arrivait à temps ; car le chagrin et les mauvais conseils avaient tellement altéré le caractère de l'enfant, qu'il refusait obstinément d'étudier, et qu'il menaçait même de se livrer au vice et à la dissipation. Sa conduite fut encore pendant quelque temps un sujet d'angoisses pour sa mère qui ne lui avait jamais souhaité d'autre trésor que celui de l'innocence et de la piété.

Comme autrefois la mère de Saint Augustin, elle s'offrit en holocauste pour son fils. " O mon Dieu ! lui dit-elle, faites-moi souffrir toutes les croix qu'il vous plaira, pourvu que cet enfant ne vous offense point ; car j'aimerais mieux mille fois le voir mourir que de le voir tomber dans un seul péché. Oui, je consens à être martyrisée en toutes manières, pourvu que vous en preniez soin."

Dieu accepta ce pacte sacré, et la suite de cette histoire fera voir quelle influence eut cette oblation volontaire sur l'avenir de son fils.

La sérénité avait à peine reparu pendant quelques instants dans sa solitude, qu'un nouvel orage vint éclater sur sa tête. Son père, courbé par l'âge et les infirmités, était toujours resté inconsolable de sa perte. Quoiqu'elle ne fût demeurée auprès de lui qu'une seule année depuis son veuvage, et qu'elle eût laissé trois de ses sœurs pour veiller sur ses vieux jours, il ne cessait de pleurer celle

qu'il appelait son ange et la joie de sa vieillesse. Après avoir langui pendant quelques mois, il tomba dangereusement malade, et mourut six mois après l'entrée de sa fille au noviciat.

Cette croix lui fut d'autant plus cruelle que le monde y trouva un nouveau prétexte pour se récrier contre sa retraite. Mais telles furent toujours sa constance et la sublimité de sa vertu, qu'elle le força enfin de s'avouer vaincu, et que ceux mêmes qui avaient lancé contre elle les plus amers sarcasmes finirent par confesser que sa vocation ne pouvait venir que d'en haut.

Ces grandes épreuves étaient le gage assuré de nouvelles et précieuses initiations ; car chacune d'elles était comme autant de fournaises ardentes, d'où notre pieuse novice sortait toujours plus pure et plus sensible aux impressions de la grâce. Le mystère de la Sainte Trinité lui apparut pour la troisième fois ; mais d'une manière plus parfaite et plus intime que dans les visions précédentes.

" Le jour de la fête de l'Ange Gardien, raconte-t-elle, étant dans ma cellule, il me vint en pensée que les cellules sont comme les cieux, ainsi que dit Saint Bernard, et que les anges y habitent. Au même instant, je me sentis fortement élevée en esprit par le Maître des anges, qui m'unissait à lui d'une manière admirable, mais avec une grande souffrance. Ce mystère s'opérait sans que j'eusse aucune vue particulière, sinon que je me voyais comme une substance que l'on prépare à quelque chose de fort rare. Cette opération refluait jusque sur l'extérieur ; et j'en éprouvais une douleur très sensible. Je fus trois ou quatre heures dans cet état violent, jusqu'à ce qu'il fallût aller au chœur pour l'oraison. Dès que je fus devant le Saint-Sacrement, cette grande violence cessa ; et avec une douceur que je ne puis dire, je me sentis toute changée intérieurement. Je fus obligée de m'asseoir, parce que mes sens se retirèrent peu à peu, et que je ne pouvais plus me soutenir sur mes genoux.

En un moment, mon entendement fut illustré de la vue de la Très Sainte Trinité avec l'impression de ces paroles du surado-rable Verbe incarné : *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure en lui.* (Jean, XIV, 23.) Cette impression portait l'effet de la promesse faite dans ces paroles ; et les opérations des trois Personnes divines en moi furent plus éminentes que dans toutes les autres visions. Elles me les donnaient à connaître et à expérimenter par une pénétration d'elles en moi ; et la Très Sainte Trinité en son unité s'emparait de mon âme comme d'une chose qui lui était propre, et qu'elle avait rendue capable de sa divine impression. Dans ce grand abîme, il m'était signifié que je recevais alors la plus haute grâce que j'eusse jamais reçue dans les communications des trois divines Personnes. Il me fut révélé que la première fois que j'avais reçu une semblable faveur, c'était pour instruire mon âme du plus auguste et du plus

incompréhensible de nos mystères ; la seconde, afin que le Verbe me prît pour son épouse ; mais qu'à cette troisième fois, le Père, le Fils et le Saint-Esprit se donnaient et se communiquaient à moi pour posséder entièrement mon âme. Alors l'effet s'ensuivit ; et comme les trois divines Personnes me possédaient, je les possédais aussi dans l'amplitude de la participation des trésors de la magnificence divine. Le Père Eternel était mon père ; le Verbe suradorable, mon époux, et le Saint-Esprit, celui qui par son opération disposait mon âme et lui faisait recevoir les divines impressions. J'avais la vue très vive de mon néant ; et je ne cessais de le confesser dans les moments où je pouvais m'écrier. Je me voyais perdue dans le tout, et dans cette perte, je jouissais d'un plaisir indicible. Je crois que cette jouissance a quelque chose de semblable à celle des bienheureux. La Majesté divine, dans laquelle j'étais abîmée, me prodiguait des caresses qui ne sauraient tomber

sous les sens, ni sous les paroles des hommes mortels. Cette faveur donnait un nouvel accroissement à mon âme, pour lui témoigner son amour avec une familiarité qui semblait lui rendre tout permis. Aussi les actes qu'elle faisait n'étaient pas d'elle-même ; mais elle sentait qu'ils étaient produits en elle par celui dans lequel elle était tout abîmée. Ah ! qui pourrait dire avec quel honneur Dieu traite l'âme, lorsqu'il lui plaît de l'élever à ses divins embrassements. C'est une chose si étonnante que je crois qu'elle rentrerait dans le néant, sans la douceur dont il a la bonté de tempérer son opération. Ce ravissement dura une demi-heure ; et lorsque je revins à moi, je me trouvai appuyée sur ma chaise. J'eus assez de liberté pour dire complies au chœur, nonobstant les restes des impressions divines, dont mon âme avait été inondée, et dont elle était encore toute liquéfiée, semblable à un vase qui demeure tout humecté même après qu'on a versé la liqueur dont il était rempli.

" Je m'aperçus au sortir de l'église que j'étais comme une personne ivre, et qui ne peut comprendre les choses qui se présentent à ses sens ; et je demeurai longtemps renfermée en moi-même, sans pouvoir être attentive à aucune chose."

Ce fut peu de jours après cette extase que Marie reçut le voile et l'habit de novice. Son âme était encore tout imprégnée de l'onction des grâces divines ; et elle y apporta une ferveur et une piété angéliques. Les assistants remarquèrent même, avec une surprise mêlée d'étonnement, que pendant la cérémonie quelque chose de surnaturel et de céleste parut rayonner autour d'elle.

En souvenir de l'union étroite qu'elle avait contractée avec le Verbe incarné, qui l'avait choisie pour son épouse, elle voulut ajouter à son nom celui de son bien-aimé, et prit le nom de MARIE DE L'INCARNATION, qu'elle a toujours porté depuis.

On avait eu le soin, la veille de sa prise d'habit, d'envoyer son fils, qui

n'était pas encore parti pour le collège de Rennes, passer quelques jours à la campagne, dans la crainte que la vue de cette cérémonie ne fît une trop vive impression sur son esprit.

CHAPITRE DEUXIÈME

—

Elle reçoit l'intelligence des Saintes Ecritures—Croix effrayantes—Les possédées de Loudun.

Vers le temps que la Mère de l'Incarnation reçut l'habit de novice, une source inconnue de lumière jaillit en elle, et lui donna l'intelligence des Saintes Ecritures, accompagnée d'une suavité infinie, qui lui faisait goûter cette nourriture comme une manne céleste. Cette grâce fut une des plus précieuses de toute sa vie, car elle en conserva la jouissance jusqu'à sa mort.

Quoiqu'elle n'eût jamais étudié la langue latine, elle comprenait parfaitement le sens de tous les versets de l'Ecriture, sans le secours d'aucune tra-

duction française. C'était surtout pendant l'oraison que Notre-Seigneur ouvrait ainsi son esprit, et lui découvrait les trésors cachés dans les Saintes Lettres. Dès qu'un texte se présentait à sa mémoire, le sens lui en était aussitôt révélé et faisait en même temps surgir dans son esprit une foule d'autres passages qui se déroulaient et s'enchaînaient les uns aux autres, avec une telle facilité et une lucidité telle qu'il lui semblait n'avoir qu'à écouter en silence la voix du Souverain Maître qui prêchait dans son âme.

Souvent aussi pendant les offices du chœur, l'inspiration enlevait son esprit avec tant de violence, que si elle n'avait trouvé dans le chant un épanchement à son enthousiasme, elle eût éclaté en cris de transports et d'allégresse. " Mes sens, dit-elle, étaient tellement touchés, que j'avais de puissants mouvements de battre des mains, et de provoquer tout le monde à chanter les louanges d'un Dieu si grand et si digne que tous se consument pour son amour et

pour son service. Je me sentais portée, à l'imitation de l'Epouse des Cantiques, à chanter un *Eructavit* pour annoncer les grandeurs et les prérogatives de mon Epoux dont les paroles m'étaient esprit et vie. Je voyais, dans la psalmodie, ses justices, ses jugements, ses grandeurs, ses amours, son équité, ses beautés, ses magnificences, ses libéralités ; enfin j'éprouvais qu'il avait, au sens de l'Eglise son Epouse, *des mains d'or, arrondies au tour, toutes pleines d'hyacinthes*, et propres à faire découler leur plénitude sur les âmes.

" C'était une suite de sentiments qui ne finissaient pas ; tellement qu'une fois dans un de ces transports que me causait la psalmodie, je dis au verset *Laudate Dominum de cœlis*, etc., du français au lieu du latin, en louant en moi-même la Personne sacrée du Verbe, par qui toutes choses ont été faites.

" Lorsque mes occupations m'obligeaient de marcher dans l'intérieur du cloître, je ne me sentais pas toucher

à terre ; et en envisageant mon habit religieux, je mettais la main sur ma tête pour toucher mon voile et voir si je ne me trompais point en pensant posséder le bonheur d'être dans la maison de Dieu, et une part de son héritage."

Malgré la plus scrupuleuse attention qu'elle avait sur elle-même, la Mère de l'Incarnation ne pouvait garder longtemps le secret d'un don si rare et si précieux ; car le parfum de la parole sainte, qui inondait son âme et ses lèvres, comme jadis celles du roi-prophète, d'une douceur plus suave qu'un rayon de miel, s'exhalait de lui-même, à son insu, et embaumait tous ses discours. Ses compagnes ne tardèrent pas à s'en apercevoir, et pendant les heures de récréation, elles se réunissaient autour d'elle, et faisaient tomber la conversation sur les Saintes Ecritures. Aussitôt le souffle divin l'emportait hors d'elle-même, et elle se mettait à disserter avec une éloquence admirable sur le texte sacré. Les novices ravies et émerveillées

demeuraient des heures entières suspendues à ses lèvres, recueillant avec une religieuse avidité les paroles inspirées que lui dictait l'Esprit-Saint.

"—Sœur Marie, lui dit un jour une des novices, expliquez-nous donc ce qu'a voulu dire l'écrivain-sacré par ce passage du livre des Cantiques : *Osculetur me osculo oris sui.*

La maîtresse des novices, qui se trouvait alors présente, lui fit apporter une chaise et lui ordonna, en vertu de la sainte obéissance, de dire tout ce qui lui viendrait à l'esprit sur ce passage. Elle obéit avec sa candeur et sa simplicité ordinaires, et commença, les yeux baissés et d'un air profondément recueilli, la paraphrase du texte sacré. Mais dès qu'elle eut prononcé les premières paroles, sa figure s'illumina tout à coup, un doux sourire effleura sa lèvre, et sur ses traits radieux se peignirent un enthousiasme et une exaltation dont jamais personne n'avait encore été témoin. Un torrent d'éloquence merveilleuse débor-

da de son cœur avec une fécondité, une abondance et une onction qui transportèrent toutes les assistantes hors d'elles-mêmes. Immobiles, les yeux fixés sur elle, et retenant leur respiration, elles l'écoutèrent pendant longtemps dans le plus profond silence, jusqu'à ce qu'enfin sa parole s'éteignît peu à peu ; et elle entra dans une douce extase. Ses compagnes, pénétrées de respect et de vénération, n'osèrent pas interrompre ce colloque intime et mystérieux, qu'elle continuait avec son céleste Epoux, et dont les anges seuls furent les heureux témoins.

Quand Dieu communique ainsi ses grâces extraordinaires à ses élus, et les remplit des ineffables douceurs de ses consolations, ce n'est que pour les animer à de nouveaux combats, et les préparer à ces épreuves souveraines qui sont le partage exclusif des âmes héroïques. Car la vie des prédestinés sur la terre est l'image fidèle de celle du Grand Crucifié ; et si parfois ce divin Sauveur les conduit sur le Thabor ce n'est que pour raffermir leurs pas sur la route du Calvaire.

Le temps était venu où sœur Marie allait imprimer à sa vertu cette force, cette énergie qui *s'acquiert et se retrempe dans l'infirmité.*[1] Les ténèbres se firent soudain dans son âme, et les plus horribles tentations l'assaillirent de toutes parts. Elle se vit en proie à des pensées continuelles de désespoir, d'infidélité, de mépris de Dieu, d'orgueil, de vanité, de blasphème, d'impureté, d'aversion du prochain, et d'un suprême dégoût des choses de Dieu. Toutes ces tentations formaient comme autant de vagues en furie que soulevait la tempête, et qui ébranlaient jusque dans leurs fondements les remparts de sa conscience. Un ciel d'airain s'était appesanti sur elle, et pas une étoile n'en perçait les épaisses ténèbres. A peine un dernier rayon de paix intérieure luisait-il encore au fond de son âme ; mais si pâle et si lointain qu'il était presque imperceptible.

" Ainsi livrée, sans aucun secours apparent du ciel, aux agitations d'une

1. 2 Cor : XII, 9.

imagination troublée et féconde en expédients pour se tourmenter ; sans aucune consolation de la part de son confesseur, qui ne lui inspirait plus aucune confiance ; persuadée que tout le passé n'était qu'illusion, et que trompée elle-même par sa faute, elle avait ensuite trompé son directeur ; sans goût pour les choses du ciel, ne pouvant plus souffrir l'oraison, ni aucun exercice de piété ; s'imaginant à tous moments consentir aux suggestions de l'ennemi les plus extravagantes et les plus impies ; en un mot, n'ayant plus que ténèbres dans l'esprit, qu'erreurs dans l'imagination, que révolte dans la volonté, que frayeurs dans les sens, elle se vit, presque sans intervalle, transportée des splendeurs du paradis, dans les horreurs d'un véritable enfer. " [1]

Pour comble d'infortune, le R. P. Dom Raymond de Saint-Bernard, qui l'avait élevée depuis son enfance spirituelle, et dont l'habile direction l'avait

1. Le P. de Charlevoix.

conduite si haut dans les voies de la perfection, lui fut enlevé. Elu supérieur du monastère des Feuillants, il fut remplacé dans la direction de notre sainte par un religieux, qui n'avait hérité d'aucune de ses précieuses qualités. Autant l'un était éclairé, prudent et profondément versé dans la conduite des âmes, autant l'autre était aveugle et inexpérimenté. Avant d'avoir suffisamment approfondi l'état de sa nouvelle pénitente, il lui déclara ouvertement que jusqu'alors elle avait été mal dirigée, et que ses premières dispositions n'avaient été que de dangereuses illusions.

Cette révélation fut un coup de foudre pour la servante de Dieu, qui demeura terrassée sous le poids de cette sentence inattendue.

Non content d'avoir ainsi tout bouleversé dans sa conscience, il alla jusqu'à l'abandonner entièrement à elle-même, pendant des mois entiers. L'imprudence d'une telle conduite était extrême, et aurait pu être fatale, si la Mère de l'In-

carnation n'eût possédé tous les caractères de la femme forte ; car dans cette agonie de toutes les puissances de l'âme, la tentation du désespoir est presque continuelle.

Pendant deux longues années, elle se vit toujours suspendue sur le bord du précipice, sans pouvoir comprendre quelle main invisible la soutenait au-dessus de l'abîme béant sous ses pieds. Mais la direction intérieure de l'Esprit-Saint, qui suppléait à l'insuffisance de son confesseur, conduisit heureusement ses pas à travers tous les écueils.

Ce fut au plus fort de ces désolations intérieures qu'elle entendit parler des célèbres possessions de Loudun [1], qui faisaient grand bruit à cette époque.

---

1. L'histoire des possédées de Loudun est trop connue pour que nous en parlions ici. Mais la cause de ces phénomènes étranges est encore aujourd'hui l'objet de chaudes discussions. La science moderne, qui trop souvent s'est mise au service de l'impiété, s'est éverluée à leur trouver une cause naturelle ; mais jusqu'à ce jour, elle n'a réussi qu'à inventer des mots nouveaux à la place de véritables raisons. Pour quiconque ne veut pas à tout prix rejeter l'intervention du surnaturel, l'origine démoniaque de ces phénomènes est de toute évidence.

Nous renvoyons ceux qui voudraient approfondir cette question à l'excellent livre de M. de Mirville : DES ESPRITS, *Paris*, 1854.

Touchée de compassion pour ces victimes infortunées, elle offrait souvent à Dieu des prières pour leur délivrance. Une nuit qu'elle avait veillé auprès du lit de la maîtresse des novices, qui se trouvait alors malade, la pensée lui vint, en traversant, vers minuit, le dortoir de la communauté, de faire une invocation à la Sainte Vierge en leur faveur.

A peine était-elle arrivée à son lit, qu'un spectre horrible, de forme humaine, se dressa devant elle. Quoiqu'elle fût sans lumière, elle le vit aussi distinctement qu'en plein jour. Il avait, dit-elle, un visage long, tout plombé et bleuâtre, des yeux énormes, injectés, et lançant des flammes.

A la première vue de ce monstre, elle frémit d'horreur ; mais ayant fait le signe de la croix, elle le vit disparaître en poussant un hurlement épouvantable.

Le prince des ténèbres, qui jadis avait demandé à Dieu de *cribler les Apôtres, comme on crible le froment*, [1] voulut aussi

1. Luc, XXII, 31.

tenter d'anéantir la servante de Dieu pour se venger de sa puissante intercession.

Peu de temps après cette apparition, " je sentis, dit-elle, tout à coup par un frémissement de tout mon corps, que ce malin esprit s'était glissé dans les os, dans les moelles, et dans les nerfs, comme voulant me détruire et m'anéantir. Je me trouvai alors dans une angoisse mortelle, car je ne pouvais me remuer, ni appeler personne à mon secours. Enfin, après avoir bien souffert, je sentis en moi une force et une vigueur puissantes, comme d'un autre esprit qui combattait et luttait contre le premier. En moins de rien, il l'eut brisé et anéanti, et je demeurai libre et dégagée. "

Sur ces entrefaites, la mère prieure des Ursulines de Loudun, Madame De Belfiel, allant en pèlérinage au tombeau de Saint François de Sales, à Annecy, arrêta, en passant, au monastère de Tours. La Mère de l'Incarnation lui ayant communiqué les étranges visions qu'elle avait eues,

la supérieure lui dit que le même phénomène s'était souvent reproduit parmi ses compagnes.

A tant de persécutions de l'ennemi vint s'en joindre encore une autre, qui acheva de briser son cœur. Son fils, qui d'abord avait donné la plus grande satisfaction à ses maîtres pendant les premiers temps de son séjour au collège de Rennes, se laissa entraîner par les mauvais exemples de quelques-uns de ses camarades, et finit par se livrer à une telle insubordination que le recteur du séminaire écrivit qu'il était sur le point de l'expulser. On fut donc obligé de le rappeler à Tours. Cette funeste nouvelle plongea la mère dans des transes mortelles ; car elle crut voir recommencer les scènes qui lui avaient donné tant d'alarmes à son entrée au noviciat. Elle y vit un nouveau piège de Satan, pour mettre des entraves à sa profession, dont le jour approchait. Avec sa résignation ordinaire, elle courba la tête, sans murmure et sans plainte, sous les coups de ce nou-

vel orage, et attendit l'arrêt de la Providence. C'était le sacrifice que Dieu attendait pour la délivrer des inquiétudes et des angoisses que lui causait l'avenir de cet enfant ; à l'instant même il lui donna, pour la seconde fois, l'assurance intime qu'il l'avait pris sous sa protection. Dès son arrivée à Tours, une de ses tantes le reçut chez elle ; et une grande réforme se fit remarquer bientôt dans toute sa conduite.

CHAPITRE TROISIÈME

Profession—Nouvelles épreuves—Délivrance.

Nous venons de voir à travers quel désert morne et désolé, tout semé de précipices affreux, peuplé de monstres et de reptiles, notre chère sœur Marie vient de cheminer, seule sous un ciel chargé de foudres et d'éclairs, sans secours humain, et dans le dénûment le plus complet. La voici maintenant parvenue,

comme Moïse, au pied de la montagne sainte qu'elle va bientôt gravir, et d'où elle redescendra portant entre ses mains les tables de ces conseils évangéliques qu'elle aura juré d'observer éternellement.

La Mère de Saint-Bernard, seule confidente des croix accablantes sous lesquelles gémissait son héroïque élève, loin d'hésiter à lui faire prononcer ses vœux, lui ordonna de se préparer sans délai à sa profession. Elle en fixa le jour à la fête de la conversion de saint Paul, le 25 janvier 1633. La Mère de l'Incarnation était alors âgée de trente-trois ans. Jamais nouvelle plus heureuse, ni plus désirée n'avait retenti à ses oreilles ; mais son âme, en proie depuis longtemps à toutes les amertumes, était si navrée par la douleur, si meurtrie par la souffrance, qu'elle n'en ressentit d'abord presque aucune joie. Cet état de torpeur invincible, de morne léthargie subsista jusqu'à la veille de sa profession. Mais le Verbe sacré ne vou-

lut pas qu'une épouse si fidèle et si chaste éprouvât ses rigueurs dans le temps même qu'elle s'unissait à lui par des liens indissolubles.[1] La veille de sa profession, toutes ses tristesses s'évanouirent comme par enchantement ; des flots de lumière et d'onction répandirent la paix et l'allégresse dans son âme. " Toutes les impressions de mes souffrances semblaient, dit-elle, s'être changées en des sentiments de l'amour le plus tendre que j'eusse jamais éprouvé. O mon cher Amour ! disais-je, quoique jusqu'à présent j'aie été votre épouse par les vœux que je vous ai faits, je vais donc l'être encore plus particulièrement.

" Toutes les puissances de mon âme étaient tellement plongées dans cet océan d'amour qu'elles n'en sortaient point, non plus qu'une personne qui serait abîmée au fond de la mer. Je suppliais de tout mon cœur ce divin Époux que cela ne parût point au dehors, et qu'il me laissât libre pour l'action

1. Le P. de Charlevoix.

que j'allais faire. Il m'accorda cette grâce. Toutefois, pendant la cérémonie, j'eus beaucoup de peine à conserver toute l'attention nécessaire pour ne rien omettre ; et ce ne fut pas sans de grandes difficultés que je parvins à lire la formule de mes vœux. Après la cérémonie, j'expérimentai en mon âme des choses, dont j'ai encore la mémoire bien récente, mais dont je ne puis rien exprimer.

" Dès que je fus retirée dans ma cellule, ces saillies furent si puissantes, qu'il fallut me prosterner, ne sachant en quelle posture tenir mon corps. J'étais si transportée et hors de moi, qu'en marchant par la maison, il me semblait que tout fût mort pour moi. Je ne pouvais entendre ni comprendre que mon divin Époux ; toutes les puissances intérieures étaient retirées au fond de l'âme, où elles étaient toutes avec Dieu, comme dans leur centre, de sorte que l'extérieur demeurait comme privé de sentiment. "

Cet instant de félicité ne fut qu'un

éclair de bonheur entre deux orages ; les épaisses ténèbres de la tempête se refermèrent bientôt sur ce lumineux sillage tracé par le rayon d'en haut ; car cette grande âme n'était née que pour souffrir. A peine huit jours s'étaient-ils écoulés depuis sa profession, qu'elle se vit replongée dans l'abîme des mêmes angoisses. La seule trace qui lui restât de son bonheur évanoui fut un amour plus ardent pour les croix, et une exaltation toute nouvelle qui lui faisait embrasser avec délices la pauvreté et le dénûment spirituel. Il ne lui restait plus qu'une faible et dernière consolation sur la terre : c'était celle de pouvoir verser de temps en temps toutes ses peines intérieures dans le sein de sa douce et tendre amie, la Mère Supérieure. Mais l'austère pénitente voulut sevrer son âme de cette dernière et suprême consolation, et marcher absolument seule, à travers toutes les aspérités, à la suite de l'Epoux.

Cependant la Mère de Saint-Bernard, touchée de compassion, résolut de cher-

cher quelque moyen de mettre un terme à ses souffrances. Le Père George de la Haye, de la Compagnie de Jésus, homme éminent par sa sainteté et ses lumières, prêchait alors le carême à la cathédrale de Tours. Souvent il était venu faire des exhortations aux Ursulines, et avait ravi toute la communauté par sa science et ses vertus. Nulle n'en avait été plus profondément touchée que la Mère de l'Incarnation. Dès ce moment elle avait éprouvé une vive inclination de s'ouvrir à lui. Mais la crainte de céder à une tentation d'inconstance et de légèreté l'avait toujours retenue. Elle se vit donc au comble de ses vœux, lorsque la Mère Supérieure vint lui ordonner de découvrir l'état de sa conscience au Père de la Haye. Dès la première entrevue qu'elle eut avec ce saint religieux, elle sentit s'évanouir une partie de ses craintes, et renaître cette confiance et cet abandon qu'elle avait eus autrefois avec son ancien directeur. Le Père ne se contenta pas d'entendre l'aveu sincère et

ingénu de toutes ses tentations ; mais il voulut qu'elle mît par écrit toutes les grâces qu'elle avait reçues de Dieu depuis son enfance, et l'usage qu'elle en avait fait, afin de porter un jugement plus assuré sur l'état de son âme. L'humble servante de Dieu y consentit, mais à la condition d'écrire en même temps tous les péchés et les imperfections de sa vie.

Dieu lui manifesta à l'instant même qu'il approuvait ce commandement ; ce jour-là, qui était le Vendredi-Saint de l'année 1633, au moment où elle allait se mettre à l'œuvre, il lui mit sa vie tout entière devant les yeux, avec une clarté parfaite sans qu'elle eût besoin du moindre examen.

Telle fut l'origine de la première relation de sa vie.

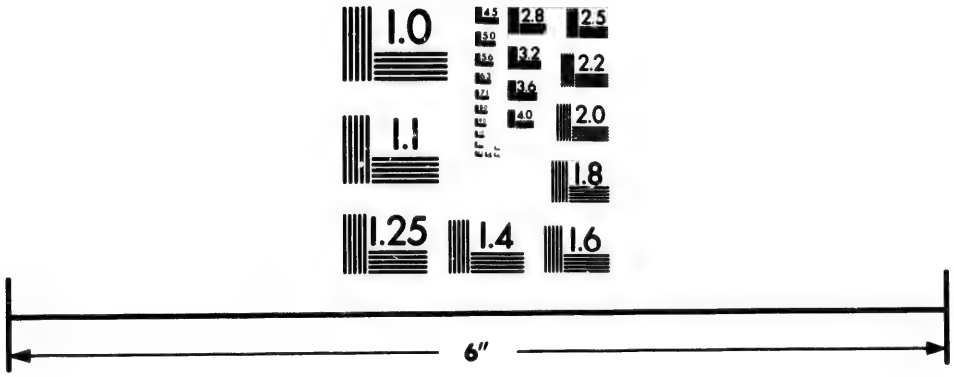
Après un mûr examen de ce mémoire, et après avoir consulté le Seigneur, le Père de la Haye lui déclara qu'elle ne pouvait pas douter que c'était uniquement l'esprit de Dieu qui l'avait conduite.

A ces paroles, toutes ses peines se dissipèrent ; son esprit recouvra toute sa liberté, comme si une main invisible l'eût délié des chaînes d'une lourde captivité. Cette heureuse tranquillité dura jusqu'au jour de l'Ascension. Alors un léger nuage vint obscurcir pour un moment cette douce sérénité. " Il me sembla en ce jour, dit-elle, que Notre-Seigneur, en montant au ciel, emportât avec lui toutes les joies dont il me remplissait, pour me remettre dans l'état de tentations et de croix, où j'avais langui auparavant.

Mais ce nuage ne fut que passager ; car peu après, elle raconte ainsi sa délivrance :

" Un soir que je me promenais par obéissance dans une allée du jardin, fortement unie à Dieu, et lui faisant de nouvelles protestations de vigilance sur moi-même, j'eus un instinct très puissant de m'arrêter et de demander pardon du plus profond de mon cœur à ce divin Epoux, en lui promettant une éternelle

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

fidélité. Au même instant, toutes mes tentations et toutes mes croix s'évanouirent ; il me sembla que je n'avais jamais souffert, et je demeurai remplie d'une paix très profonde. "

Le Père de la Haye qui avait été l'instrument fortuné dont Dieu s'était servi pour opérer cette heureuse délivrance, acquit un nouveau titre à sa reconnaissance en se chargeant de l'éducation de son fils. Il l'emmena avec lui à Orléans, où l'enfant continua sous sa direction ses études jusqu'à sa rhétorique, qu'il vint faire plus tard à Tours, dans un collège nouvellement fondé par les Pères de la Compagnie de Jésus. Le Père de la Haye le rappela ensuite à Orléans pour y terminer son cours de Philosophie.

CHAPITRE QUATRIÈME

—

Révélations sur le Canada—La Mère de l'Incarnation maîtresse des novices.

Dès que la supérieure des Ursulines eut vu le calme complètement rétabli dans le cœur de la Mère de l'Incarnation, elle songea à utiliser pour sa communauté un talent si précieux, et lui confia la charge de sous-maîtresse des novices ; peu après, elle y joignit celle de donner toutes les instructions qui se font régulièrement au noviciat. Deux années s'étaient écoulées alors depuis le jour de sa profession. Ces nouvelles fonctions réveillèrent en elle l'ardeur d'un sentiment qu'elle avait éprouvé dès sa plus tendre enfance, celui du zèle pour le salut des âmes, d'où devait découler plus tard sa vocation pour le Canada. Ce fut aussi vers cette époque que Dieu lui en révéla les premiers signes, dans une vision prophétique.

" Une nuit, après un colloque très intime avec mon céleste Epoux, je m'en-

dormis ; et pendant mon sommeil, je vis en songe auprès de moi une Dame que j'avais rencontrée je ne sais par quel hasard. Je la pris par la main et je l'emmenai avec moi, marchant à grands pas et avec bien de la fatigue, parce que nous avions des obstacles très difficiles à surmonter pour arriver où nous aspirions. Cependant, quoique ignorante de la route qu'il fallait suivre, j'avançais toujours, franchissant tous les obstacles, et entraînant avec moi cette bonne Dame. Nous marchions dans l'impétuosité de notre esprit vers la mer, du côté où l'on fait des embarquements. Enfin nous trouvâmes un chemin de la largeur d'un grand portail, où se tenait seul un homme vêtu de blanc, tel qu'on dépeint ordinairement les apôtres. D'un signe de la main, il nous indiqua la route qu'il fallait prendre pour entrer dans une grande et belle place, dont il était le gardien. Quoiqu'il ne proférât aucune parole, je compris que c'était là le lieu où il fallait aller, et j'y entrai avec

ma compagne. Ce lieu était ravissant ; il n'avait point d'autre couverture que le ciel, et il y régnait un silence profond, qui inspirait je ne sais quel charme. Le pavé de cette place admirable était de marbre blanc comme l'albâtre, tout marqueté de vermeil, et divisé par carreaux, dont les liaisons étaient d'une couleur écarlate très vive. Cette grande place était environnée de superbes édifices, qui paraissaient des monastères ; mais sans en considérer la magnificence ni la beauté, j'avançais à grands pas, et de loin j'aperçus à main gauche une petite église de marbre blanc, d'une belle architecture à l'antique, et d'une sculpture merveilleuse. Sur cette petite église la Sainte Vierge était assise, tenant l'Enfant-Jésus entre ses bras.

" Au bas de ce lieu, qui était très éminent, s'étendait un grand et vaste pays, plein de montagnes et de vallées, mais tout couvert de brouillards épais, excepté un petit édifice qui servait d'église à tout le pays. La Mère de

Dieu regardait, avec compassion, ces vastes contrées infidèles, dont la vue causait autant de pitié que de frayeur, et où l'on ne pouvait descendre que par un sentier rude et étroit. De loin la Sainte Vierge et son Fils paraissaient de marbre comme tout le reste ; mais en approchant, je reconnus qu'ils étaient vivants et dans leur état naturel. D'abord la Mère de Dieu me parut aussi inflexible que le marbre sur lequel elle était assise ; cependant je ne laissai pas de m'avancer vers elle. Dès que je fus proche, je laissai la main de ma compagne, et, par un tressaillement d'amour, je courus vers cette divine Mère, étendant les bras, en sorte qu'ils pouvaient atteindre les deux bouts de la petite église. J'attendais avec ardeur qu'elle me fît quelque grâce ; mais comme elle regardait ce pauvre pays, je ne pouvais apercevoir son visage. Un instant après, je la vis tout à coup devenir flexible, et jeter les yeux sur son divin Fils, auquel sans parler elle faisait entendre quelque chose

d'important, et il me semblait qu'elle lui parlait de ce pays et de moi. Alors mon cœur s'enflamma de plus en plus, et mon âme ressentit je ne sais quoi de divin qui me plongea dans une paix et une satisfaction intérieure inexprimables. Ma compagne s'était arrêtée à deux ou trois pas, pour descendre dans ce grand pays, d'où elle regardait la Sainte Vierge qu'elle pouvait voir de côté. Cette divine Mère était d'une beauté ravissante et toute céleste, et paraissait à l'âge de quinze ou seize ans. Cependant, les bras toujours étendus, je soupirais après elle. Alors, avec une grâce ineffable, elle se tourna vers moi en souriant amoureusement et elle me baisa sans me dire mot. Puis elle se retourna vers son Fils et continua de lui parler, ayant toujours, ainsi qu'il me paraissait, quelque dessein sur moi. Elle se tourna une seconde fois, et me baisa derechef. Elle parla encore à son très adorable Fils et me baisa pour la troisième fois. Ces douces caresses rem-

plirent mon âme d'une onction toute céleste.

" Là-dessus je m'éveillai, ressentant encore en mon âme la suave influence de ces saints baisers, et si transportée que peu s'en fallut que je ne courusse par le monastère pour le dire à chacune de mes compagnes."

Cette vision prophétique demeura longtemps un mystère pour la Mère de l'Incarnation. Mais elle eut pour effet d'accroître le zèle qu'elle avait toujours eu pour le salut des âmes, et qui avait déterminé son choix en faveur de la règle des Ursulines.

" Après les caresses de la Sainte Vierge, continue-t-elle, et l'onction que ses sacrés baisers laissèrent dans mon âme, mon esprit fut tout hors de lui et vola par tout le monde pour chercher des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. J'accompagnais partout les ouvriers de l'Evangile, je me joignais à eux dans leur ministère pour aider ces âmes abandonnées, et j'intercédais en leur faveur,

avec une sainte hardiesse, auprès du Père Eternel. "

Se voyant privée du bonheur d'aller, dans les régions lointaines, féconder la vigne du Seigneur de ses sueurs et de son sang, elle épanchait sur les jeunes plantes, confiées à ses soins, le fleuve d'amour qui débordait de son cœur.

Jusqu'alors les grandes lumières qui lui avaient été communiquées d'en haut, toujours voilées sous les ailes de l'obéissance et de l'humilité, ne s'étaient fait jour qu'accidentellement et à de rares intervalles. Mais l'exercice de ses nouvelles fonctions les fit éclater dans toute leur splendeur.

Chacune de ses leçons offrait un spectacle que le ciel eût envié à la terre. Assise au milieu du cercle de ses jeunes disciples, comme jadis la Mère du Verbe présidant, dans le cénacle, le conseil des apôtres, elle disait son âme de séraphin devant cet auditoire de vierges angéliques, altérées de ses discours, et tenant toujours ouvert, avec une sainte avidité,

le calice de leur cœur pour recueillir chacune de ses paroles. De ses lèvres s'échappaient alors des flammes invisibles, dont les langues de feu, venant à se reposer sur leur front, communiquaient à leurs âmes les ardeurs de l'Esprit-Saint. Souvent au milieu de ses instructions, lorsque certains passages de l'Ecriture lui venaient à la bouche, elle se trouvait tout à coup hors d'elle-même et perdait la parole, subjuguée par le Dieu qui la possédait tout entière. Enlevée à toutes les choses de la terre, elle souffrait en silence les opérations célestes, jusqu'à ce que le dégagement de l'effluve mystérieux lui eût rendu la liberté de parler. La pieuse assemblée demeurait immobile de respect et d'admiration, et attendait sans bruit qu'elle redescendît du ciel pour reprendre l'instruction interrompue. Rien n'égalait ensuite la surabondance et les merveilles de la doctrine, qu'elle venait de puiser aux sources mêmes de la science.

Une nourriture si excellente, offerte à des convives aussi bien préparées, ne pouvait manquer de produire les fruits les plus délicieux de grâce et de bénédiction. Aussi vit-on un enthousiasme inouï pour la perfection se propager, avec une rapidité électrique, parmi toutes les novices, et même parmi les anciennes religieuses qui venaient souvent assister à ses instructions, afin de s'édifier et de s'animer à la vertu. Toutes ces pieuses néophytes se pressaient autour de leur sublime institutrice, avec une ardeur qui croissait chaque jour, pour lui faire mille questions sur la vie spirituelle, et la prier de leur découvrir quelques nouveaux trésors cachés dans son sein. La Mère de l'Incarnation, de son côté, était ravie de pouvoir communiquer sa ferveur à ces âmes affamées de Dieu ; et puisait dans sa charité expansive une nourriture toujours plus substantielle et plus savoureuse, à mesure qu'elle voyait croître l'empressement de ses chères disciples. Ce fut sur leurs

pressantes instances, qu'elle entreprit et compléta l'explication entière des Psaumes de David et du Cantique des Cantiques. Leur étonnement et leur enthousiasme ne connurent plus de bornes en entendant cette paraphrase inspirée, où elle apporta une science, une pénétration, une profondeur de vue incomparables, accompagnées de l'onction d'une foi et d'une piété exquises.

Non contente de les abreuver du lait le plus pur de la parole sacrée, la Mère de l'Incarnation composa pour leur usage un Catéchisme, qui, selon le Père de Charlevoix, est peut-être le meilleur qui existe en langue française. " On peut assurer du moins, ajoute-il, qu'il n'en est point où les vérités soient expliquées avec plus d'ordre, de précision et de netteté. Le choix et l'application des passages de l'Ecriture font bien voir que la Mère de l'Incarnation a été une des personnes de son siècle qui aient mieux connu les Livres Saints. Tout y respire une merveilleuse simpli-

cité, qui écarte cette dangereuse curiosité, cause ordinaire de l'orgueil, du libertinage de l'esprit et de l'insensibilité du cœur." On ne sait qu'admirer davantage dans cet opuscule, ou de la science et de l'exactitude théologique, ou du charme de la dévotion, dont il est tout pénétré. Il fut imprimé en France, en 1684, sous le titre de " L'Ecole Sainte. " Dès son apparition, toutes les âmes pieuses le savourèrent avec délices, et placèrent son auteur au rang des grands maîtres de la vie spirituelle.

CHAPITRE CINQUIÈME

Les disciples de la Mère de l'Incarnation.

Sous une telle direction, il n'est pas étonnant que les élèves de la Mère de l'Incarnation fissent des progrès très rapides dans les voies de la sainteté.

Parmi ses nombreuses disciples, il en est cependant quelques-unes qui s'atta

chèrent plus spécialement à ses pas, et qui la suivirent de plus près dans les sentiers du ciel. Gravissant à sa suite les derniers sommets de la perfection, elles devinrent les modèles les plus illustres de l'ordre des Ursulines, en même temps que la gloire impérissable de notre Mère, et les plus riches diamants de sa couronne.

L'histoire a conservé entre autres le nom de la Mère Marie de la Nativité, ange de bénédiction, prévenue, dès le berceau, de toutes les grâces de la nature et du ciel ;—à sept ans, faisant le vœu de virginité au pied de l'autel de Marie, où elle passe, le même jour, sept heures consécutives en prière ;—à douze ans, déjà maîtresse des cœurs, et seul capable de calmer les noires fureurs de son père, autre Saül, que d'atroces douleurs jettent dans des accès de frénésie ;—trouvant toutes ses délices à sacrifier ses joies enfantines pour converser à l'écart avec son céleste Epoux.

Surprise un jour dans ce précieux col-

loque par ses compagnes, qui la croyaient éprise d'un amour terrestre, elle leur répond, l'œil au ciel, l'extase au cœur, comme son angélique patronne, la douce martyre Agnès : " Mon fiancé est d'une grâce et d'une beauté parfaite ; il est riche, noble, puissant et incomparable en toutes perfections. Déjà il s'est assuré de mon cœur ; à lui seul je me confie, à lui seul je garde ma foi. Son amour, à lui, est chaste ; ses caresses sont pures ; et sa fiancée ne dépose jamais sa couronne virginale. Il a placé un signe sur mon front, pour que je ne reconnaisse pas d'autre fiancé que lui. Il m'a parée de magnifiques joyaux ; il a entouré de pierres précieuses et mon bras et mon cou, il a suspendu à mes oreilles des perles d'une beauté inestimable, et il a retenu ma foi en me mettant au doigt l'anneau des fiançailles. J'ai aspiré le lait et le miel de ses lèvres ; et la pourpre de son sang a coloré mes joues. Déjà il fait retentir à mes oreilles ses harmonieux accords, et ce que j'ai si longtemps

désiré, je le vois ; ce que j'ai si ardemment espéré, je le tiens ; je me sens déjà unie à celui que j'ai aimé de toute la dévotion de mon cœur. "[1]

En effet, cet ange ne tarda pas à prendre son vol vers les hauteurs sereines du cloître. Descendante des seigneurs de Béruries, l'une des familles les plus puissantes de la Touraine, elle eût pu aspirer à de nobles alliances ; mais ce cœur prédestiné ne soupirait qu'après les joies éternelles, et foulait aux pieds le monde, ses miroitantes illusions, sa fascination, ses triomphes éphémères et ses décevantes ivresses.

Sous le voile des vierges, Dieu lui avait préparé un guide digne de sa piété. La Mère de l'Incarnation lui tend la main et l'initie aux mystères de l'amour divin. Bientôt elle devient l'imitatrice si parfaite de ses vertus et de son zèle apostolique, que lorsqu'il s'agira de choisir une compagne à sa

1. Office de sainte Agnès. — Voir aussi Dom Claude Martin.

maîtresse, au moment de son départ pour exécuter les grands desseins de Dieu dans la Nouvelle-France, tout le monde jettera les yeux sur elle.

Mais la Providence avait des vues différentes ; elle la destinait à répandre la ferveur et l'amour de la vie parfaite dans les divers monastères de son ordre. Après avoir été maîtresse des novices aux Ursulines de Loches, elle fut élue supérieure à Tours, puis à Amboise et à Montrichard, d'où elle revint occuper de nouvelles charges au monastère de Tours. " Son union avec Dieu était si parfaite, dit un historien de sa vie, que les objets de la nature, loin de l'en distraire, ne faisaient que la rendre plus intime. La beauté d'une fleur, le vol des oiseaux, le tremblement d'une feuille et mille autres petites choses à quoi on ne pense presque jamais, lui causaient des transports d'amour incroyables. En regardant le vol d'un oiseau, elle disait à ses compagnes : N'admirez-vous pas comme cet oiseau ne met le pied à terre

que pour prendre en passant les nécessités de la vie, et s'élève aussitôt dans son élément ? Ne vous semble-t-il pas que ces petits habitants de l'air nous convient à voler au ciel et à ne toucher la terre que des extrémités du pied ? "

Six mois avant sa mort, elle prédit sa fin prochaine à son amie intime la Mère Angélique de la Conception, et s'endormit dans les bras de Celui qui avait ravi son cœur.

Nous venons de nommer la Mère Angélique de la Conception, son émule en sainteté. Disciple comme elle de la Mère de l'Incarnation, comme elle aussi elle doit revivre dans nos éloges.

Issue d'une des plus illustres maisons de France, Isabelle de la Baume le Blanc de la Vallière passa presque immédiatement des bras de sa mère dans les bras du Seigneur. Ses parents remarquèrent en elle une vertu si précoce, qu'ils la confièrent, tout enfant, aux Ursulines de Tours, où elle fut élevée sur les genoux mêmes de la Mère de

l'Incarnation. Dès le premier coup d'œil, cette sainte femme avait deviné dans ce cœur un vase d'élection déjà tout chargé d'une luxuriante floraison, qui promettait les plus beaux fruits, et depuis ce jour elle avait aimé son âme de la plus pure affection.

A peine âgée de douze ou treize ans, la jeune enfant avait sollicité, avec de si vives instances, le voile des novices, que la supérieure consentit enfin à la revêtir du saint habit. Les bonnes mères souriaient d'aise et s'extasiaient en voyant, sous son gracieux costume, cette petite religieuse en miniature. Elle reçut, le jour de sa vêture, le nom d'Angélique de la Conception, qui convenait parfaitement à son innocence et à ses charmes intérieurs et même extérieurs, car elle était d'une beauté si ravissante que ses compagnes disaient tout bas que les anges accouraient sur son passage et soulevaient son voile pour contempler sur sa figure le plus splendide reflet de leur Créateur. " Elle ressemblait, ajoute

son naïf historien, à ces belles images de la Sainte Vierge qu'on voit dépeintes dans les tableaux. "[1]

Mais la jeune novice avait un souverain mépris pour ces grâces éphémères, causes de tant de malheurs et de chutes, et dont elle devait bientôt voir un éclatant et douloureux exemple au sein même de sa famille.[2] Sachant que l'Epoux céleste se complaît uniquement dans la beauté de l'âme, elle résolut de détruire d'un seul coup cette parure fugitive qui pouvait la perdre. Elle se frotta le visage avec des linges brûlants, et parvint ainsi à ternir le lustre éblouissant de son teint.

Un seul trait fera voir jusqu'à quel point elle suivit de près dans la vertu son illustre modèle. Par esprit de pauvreté, jamais elle ne voulut avoir, dans sa chambre, ni horloge, ni montre, pour régler les heures de ses exercices de piété ; et l'opulente héritière de la noble

1. Dom Claude Martin.
2. Madame de la Vallière.

famille des De la Vallière n'avait d'autre moyen, pour diviser son temps, qu'une vieille bouteille remplie d'eau, qui lui servait de clepsydre d'un nouveau genre, digne de son humilité. L'eau découlait par un petit tuyau dans un autre vase, sur lequel elle avait fait de légères incisions, qui lui indiquaient les quarts-d'heure et les demi-heures.

Un jour qu'elle était descendue au jardin pour prendre la récréation avec le reste de la communauté, elle se retira à l'écart avec une de ses compagnes, afin de s'entretenir à loisir sur la spiritualité. Pendant qu'elles étaient assises toutes deux à l'ombre des charmilles, la conversation tomba sur les opérations de la grâce dans une âme fidèle. Tout à coup son interlocutrice remarqua qu'elle ne parlait plus ; et se tournant vers elle, elle l'aperçut, le visage animé du plus vif incarnat, et les joues baignées de larmes. Elle était en extase. " Il était évident, ajoute l'auteur de sa vie, qu'elle éprouvait en elle-même les opérations

de la grâce dont elle venait de parler avec tant d'ardeur ; et c'est ce qui fit éclater au travers de son visage, comme au travers d'un cristal transparent, la lumière sainte dont elle était intérieurement éclairée. "

En ce temps-là venait de naître, dans sa famille, une enfant qui était destinée à devenir à jamais célèbre par d'éclatantes faiblesses et par des repentirs plus éclatants encore, dont l'existence devait présenter toutes les extrémités des fragilités humaines et des triomphes de la grâce ; mais qui allait coûter à sa vertueuse tante bien des années de larmes et de sacrifices. C'était cette touchante Duchesse de la Vallière, " dont la destinée sera l'éternel attendrissement de l'histoire. "

La beauté semblait héréditaire dans cette noble famille, et ce fut son malheur. Jetée, au matin de la vie, à l'heure des éblouissements de la première jeunesse, au milieu de la cour la plus brillante de l'univers, entourée de

toutes les séductions d'une société enchanteresse, livrée à tous les enivrements des plaisirs, et fascinée par de royales tendresses, elle n'eut pas assez de force pour se préserver contre de si dangereux écueils. Sa frêle nacelle, conduite par une main faible et inexpérimentée, fit un triste naufrage, et la jeune âme qu'elle portait sombra dans le gouffre qui tourbillonnait sous ses pieds. Pendant combien d'années la Mère Angélique de la Conception pleura sur les égarements de sa nièce infortunée ! Que de vœux, de gémissements, de supplications, de pénitences elle offrit au ciel pour le retour de cette enfant prodigue ! Elle y employa même le crédit auprès de Dieu de son ancienne amie et maîtresse, la Mère de l'Incarnation, qui, pour la consoler, lui écrivit des Ursulines de Québec, la réponse suivante :

" Mon intime Mère,

" Tous vos proches me sont chers, et " le sujet qui vous afflige, m'afflige " aussi. J'en ai eu connaissance jusque

" dans cette extrémité du monde, et
" je vous dirai que nous avons entrepris,
" l'espace de dix semaines, de grandes
" dévotions et de grandes pénitences
" en l'honneur de la passion de Notre-
" Seigneur, afin qu'il plût à sa bonté d'y
" mettre ordre et d'opérer le salut de
" celle que vous savez. Indépendam-
" ment de tout cela, j'ai encore en mon
" particulier l'affaire fort à cœur. Con-
" solez-vous, mon intime mère, en cette
" pesante croix."

Il est peu de personnes en Canada qui soupçonnent que Madame de la Vallière ait dû quelque part de sa conversion aux ferventes prières des Ursulines et des âmes pieuses de Québec, et que dans le temps que Bossuet adressait à l'illustre pécheresse ses immortelles exhortations, les innocentes supplications des jeunes Canadiennes de la Nouvelle-France faisaient descendre d'en haut sur sa forte parole des grâces de conversion.

L'imagination trouve de singulières jouissances dans ces rapprochements

inattendus ; surtout lorsqu'ils se relient à des événements si fameux, à des noms si illustres, à des mémoires si touchantes.

Cependant les prières de la Mère Angélique et de ses amies n'avaient pu encore arracher à ses royales attaches ce cœur si bien fait pour le ciel. Vainement elle s'était offerte à Dieu en victime d'expiation, prête à souffrir toute sa vie pour la conversion de sa nièce ; les années s'écoulaient sans mettre un terme à ce grand scandale. Madame de la Vallière était ébranlée, mais non renversée. Enfin son héroïque tante voulut donner à Dieu en sa faveur la dernière marque de charité dont une créature soit capable : " Mon Dieu, s'écria-t-elle, je vous offre ma vie pour le salut de cette chère enfant ; oui, je consens que vous preniez mes jours, pourvu que vous lui accordiez une telle grâce de conversion, qu'elle abandonne entièrement le monde, et se consacre à vous dans un cloître."

Tant de générosité toucha enfin le

cœur de Dieu ; il agréa son sacrifice. Aussitôt l'on vit Madame de la Vallière, dont la volonté avait été jusqu'alors si chancelante entre le devoir et son faible cœur, prendre une résolutien si calme et si énergique, qu'en présence d'un tel changement, Bossuet s'écrie tout confondu : " Je parle et elle fait. J'ai les discours et elle a les œuvres. Quand je considère ces choses, j'entre dans le désir de me taire et de me cacher, et je ne prononce pas un seul mot où je ne croie prononcer ma condamnation."

Les amies de la Mère Angélique se hâtèrent de venir lui annoncer cette heureuse nouvelle et la résolution que sa nièce venait de prendre de quitter le monde : " Dieu soit béni, s'écria-t-elle, mais cela n'arrivera qu'après ma mort."

En effet, trois mois après son décès, la chapelle des Carmélites de Paris offrait un des spectacles les plus attendrissants que la terre ait jamais donnés aux anges.

C'était Madame de la Vallière, désor-

mais sœur Louise de la Miséricorde, qui, après avoir demandé pardon à la reine en présence de toute la cour de Louis XIV, venait, à vingt-neuf ans, s'ensevelir vivante dans le sépulcre du cloître. La reine elle-même voulut étendre le drap mortuaire sur la jeune pénitente, dont l'âme,—selon l'expression de Bossuet, qui seul peut égaler la parole humaine aux grandes choses,—dont l'âme ne pouvait plus respirer que du côté du ciel. [1]

On se demande pourquoi, dans ce siècle où tout est grand, même le crime, les plus grands coupables trouvent toujours quelque repentir au fond de leurs cœurs ? Ah ! c'est qu'outre cette foi profonde que rien ne pouvait déraciner, il n'y avait pas un seul de ces pécheurs, qui n'eût, dans sa famille, quelque âme pure, cachée au sein d'un cloître, occupée sans cesse à élever des mains sans tache vers le ciel, et à intercéder pour le coupable.

---

1. Poujoulat, *Lettres sur Bossuet*, où se trouvent résumés les principaux passages des lettres de l'évêque de Meaux sur la conversion de Madame de la Vallière.

Ici, c'est la Mère de l'Incarnation qui tient le premier anneau de cette chaîne invisible, dont la Mère Angélique enlaça le cœur et l'âme de son heureuse nièce, qui la soutint au-dessus de l'abîme et la déposa enfin aux rivages éternels.

Mais de toutes les disciples de notre bienheureuse Mère, nulle n'a reçu une plus intime communication de son esprit. n'a vécu davantage de sa vie, n'a occupé une plus large part dans son estime et son affection, que la Mère Marie de Saint-Joseph, (Mlle de la Troche Savonnières) qui seule de toutes ses sœurs eut l'honneur d'être choisie pour aller poser avec elle les premiers fondements de l'œuvre des Ursulines dans la Nouvelle-France, qui fut la fidèle compagne de tous ses travaux, et ne s'est séparée d'elle qu'à la mort.

Mais comme son nom doit bientôt reparaître dans le cours de cette histoire, nous ne ferons que l'indiquer ici en passant, nous réservant de donner plus tard quelques détails sur sa vie et ses vertus.

CHAPITRE SIXIÈME

—

Elle reçoit l'explication de sa vision sur le Canada.

Cependant la divine Providence, en fournissant à la Mère de l'Incarnation l'occasion de développer son zèle pour le salut des âmes, dans l'exercice de sa charge de maîtresse des novices, l'acheminait graduellement vers le but suprême de toute son existence. Vers l'âge de trente-quatre ou trente-cinq ans, elle ressentit de nouvelles saillies de cet esprit apostolique qui transportait son âme jusqu'aux extrémités de la terre, et lui faisait accompagner les ouvriers de l'Evangile dans toutes leurs prédications. A la vue de tant d'âmes infortunées que le démon arrachait au domaine de son divin Maître, elle tombait dans des langueurs extrêmes. " J'embrassais, dit-elle, ces pauvres âmes, et je ne cessais de presser le Père Eternel, par une amoureuse activité, d'avoir pitié de leur égarement.

" Par une lumière qui était infuse

dans mon âme, je voyais clairement et comme en plein jour, le sens des passages de l'Ecriture-Sainte, qui parlent du souverain pouvoir que le Père Eternel a donné au Verbe incarné sur tous les hommes, et ce que le Saint-Esprit dit de lui. Ce grand jour, qui me découvrait tant de merveilles, embrasait mon âme d'un amour qui me consumait. Il est juste, Père souverain, m'écriais-je, que mon Epoux soit le maître de toutes les nations. Donnez-moi donc une voix assez puissante pour être entendue des extrémités de la terre, et pour publier partout qu'il est digne de régner dans tous les cœurs.

" Mes désirs et mes gémissements, comme autant de flèches embrasées, allaient percer les cieux. Transportée en esprit parmi les âmes qui ne connaissent pas Jésus-Christ, je lui rendais pour elles les hommages qu'elles lui doivent ; je les embrassais, et je les voulais toutes concentrer pour les plonger dans le sang précieux de cet adorable Seigneur.

" Cependant une lumière intérieure me faisait voir qu'il me manquait quelque chose pour être exaucée. Alors je me consumais à ses pieds ; et je m'abîmais au centre de ma bassesse et de mon néant, afin qu'il plût à sa divine bonté de mettre en moi ce qui me manquait encore. Alors j'expérimentai une nouvelle infusion de la grâce ; un rayon divin se répandit dans mon âme, et en même temps ces paroles me furent dites : Demande-moi par le cœur de Jésus, mon très aimable Fils ; c'est par lui que je t'exaucerai.

" Dès ce moment, je me sentis si étroitement unie au cœur de Jésus, que je ne parlais et ne respirais que par lui."

Ce fut vers l'année 1635 que la Mère de l'Incarnation entra dans cette nouvelle phase de la vie intérieure.

Un feu si dévorant ne pouvait longtemps demeurer secret ; aussi éclata-t-il bientôt au dehors. Il fit une telle impression sur elle qu'elle parut entièrement changée. Communiquant ses

ardeurs à tous ses sens, et pénétrant jusque dans la moelle de ses os, cette flamme réduisit son corps dans un tel état d'exténuation et de maigreur qu'elle ne fut bientôt plus qu'un squelette vivant ; en sorte qu'elle pouvait dire en toute vérité, comme le Psalmiste : *L'ardeur de mon zèle m'a consumé.* (Ps.118.)

Son directeur, appréhendant pour ses jours, lui ordonna de se distraire autant qu'il lui serait possible. Elle fit tous ses efforts pour lui obéir ; mais ce fut en vain, et il fallut l'abandonner à la conduite de Celui qui seul tient entre ses mains la vie et la mort.

Cependant l'heure approchait où Dieu allait rompre le sceau des énigmes, dont il avait jusqu'alors voilé ses desseins sur elle. Sa vocation pour le Canada allait se dessiner clairement.

Dès son entrée aux Ursulines, un secret pressentiment lui avait dit qu'elle n'y était qu'en passant, et comme un dépôt que Dieu réclamerait à son jour. Elle repoussait toujours cette idée, dans

la crainte que ce ne fût un piège de Satan ; mais comme cette pensée revenait sans cesse, elle se vit obligée de s'abandonner, sans examen, entre les bras du Seigneur, ne demandant que l'accomplissement de sa sainte volonté.

Les Ursulines, de leur côté, ne tardèrent pas à remarquer en elle quelque chose d'extraordinaire qui leur faisait dire que Dieu l'appellerait bientôt ailleurs, et qu'elle ne mourrait pas dans leur monastère.

Son directeur était alors le Père Jacques Dinet, recteur du collège des Jésuites de Tours, qui fut, peu de temps après, appelé à la cour de Louis XIII, où il devint confesseur du roi.

Un jour que la Mère de l'Incarnation lui faisait part de son amour pour l'apostolat, et lui racontait le songe mystérieux qu'elle avait eu à ce sujet, le Père lui dit qu'il n'y avait rien en cela qui ne fût très possible, et que probablement le Canada était le pays qui lui avait été montré en songe. A

cette révélation inattendue, la Mère de l'Incarnation tomba des nues ; car jamais elle n'avait entendu parler du Canada, et il ne lui était pas venu un seul instant à l'esprit qu'elle dût jamais contribuer à la conversion des infidèles autrement que par ses vœux et ses prières.

A quelques jours de là, étant au chœur en oraison, elle fut ravie en extase, et la vision qu'elle avait eue en songe lui fut représentée de nouveau avec les mêmes circonstances ; et elle entendit une voix qui lui dit : " C'est le Canada que je t'ai fait voir, et il faut que tu ailles y fonder une maison en l'honneur de Jésus et de Marie.

" Ces paroles, qui portaient esprit et vie dans mon âme, continue la servante de Dieu, la réduisirent dans un anéantissement indicible. J'eus néanmoins assez de force pour répondre : O Dieu éternel ! vous pouvez tout, et moi je ne puis rien. Mais aidez-moi, me voilà prête. Dès ce moment et sans aucune réflexion, ma volonté fut unie à Dieu ;

d'où s'ensuivit une extase amoureuse, dans laquelle cette infinie bonté me fit des caresses, qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer.

" Je ne vis plus ensuite d'autre pays pour moi que le Canada ; et mes courses ordinaires étaient parmi les sauvages, avec les missionnaires."

Sur ces entrefaites, la Mère de l'Incarnation reçut du Père Poncet de la Rivière, missionnaire de la Compagnie de Jésus, qu'elle ne connaissait pas, une lettre accompagnée d'une Relation des Missions du Canada. Ce saint religieux, qui a arrosé et fécondé les sillons de la Nouvelle-France de ses sueurs et de son sang, rendait compte à notre Mère de sa vocation pour ces missions. Et quoiqu'il n'eût pu être instruit par aucune voie humaine de ses élans pour l'apostolat, il lui envoya en même temps comme symbole d'invitation un petit bourdon qu'il avait apporté de Notre-Dame de Lorette.

" Je vous envoie, écrivait-il, ce bour-

den pour vous convier d'aller servir Dieu dans la Nouvelle-France."

La Mère de l'Incarnation fut ravie de cette invitation ; néanmoins elle n'osa y répondre autrement que par de vagues remercîments, tant cette entreprise lui paraissait au-dessus de ses forces et de sa condition.

Mais tandis qu'elle ne songeait qu'à bien s'assurer de la volonté de Dieu, et à se mettre en état de l'exécuter, la Providence ménageait à son insu les moyens de faire réussir les desseins qu'elle avait sur elle. [1]

CHAPITRE SEPTIÈME

Madame de la Peltrie.

Sur la frontière méridionale de la Normandie, au sein d'une vaste et fertile plaine, entourée de côteaux gracieusement ondulés et couronnés de bocages

1. Le P. de Charlevoix.

pittoresques qui forment au loin des horizons " faits à souhait pour le plaisir des yeux," [1] s'élève la ville d'Alençon, qui faisait jadis partie de la vieille Armorique, et dont le nom rappelle un souvenir qui sera éternellement cher à tous les cœurs canadiens. Car c'est dans ses murs que naquit, en 1603, Madame de la Peltrie, l'héroïque fondatrice des Ursulines de Québec.

Marie Madeleine de Chauvigny était alliée par sa double origine, paternelle et maternelle, à la haute noblesse de Normandie. Son père, M. de Chauvigny, seigneur de Vaubougon, joignait à l'éclat de la naissance celui de la fortune ; mais il se faisait encore plus remarquer par ses éminentes vertus que par ces avantages naturels ; tandis que son épouse ne lui était inférieure ni pour la naissance, ni pour la piété. Ils n'épargnèrent rien pour jeter, dès le berceau, dans l'âme de leur enfant les premiers germes de cette haute vertu

1. Fénelon.

dont l'éclat devait plus tard illuminer le Nouveau Monde. La jeune fille ne tarda pas à réaliser leurs plus flatteuses espérances ; car à mesure qu'elle croissait en âge, elle croissait aussi en grâce et en vertus. Une sagesse et une maturité précoces lui faisaient dédaigner les jeux et les hochets de l'enfance pour s'appliquer aux œuvres de piété. Plus d'une fois on la surprit s'échappant furtivement du château paternel pour aller porter aux pauvres du voisinage quelque aumône, qu'elle cachait soigneusement dans les plis de ses vêtements.

Ce fut sous les regards maternels même, que Mlle de Chauvigny reçut son éducation. Elle y fit des progrès très rapides, et acquit bientôt toutes les connaissances qu'exigeait la société de cette époque pour les personnes de son rang. On voit par des fragments de ses lettres, qui sont parvenus jusqu'à nous, qu'elle possédait une éducation parfaite.

Aux plus beaux jours de son adolescence, à cette époque enchanteresse de

la vie où l'horizon du monde, entrevu dans le lointain et à demi-voilé, fait miroiter aux regards mille trompeuses illusions, elle n'eut jamais que du mépris pour les vaines joies du siècle. Loin de rechercher cette admiration si naturelle aux personnes de son sexe, son unique désir était de plaire à Celui dont le regard invisible avait le premier ravi son cœur.

Une vertu si solide, dans un âge si tendre, était l'indice d'une vocation privilégiée, qui se manifesta bientôt par un attrait irrésistible pour la vie religieuse. A peine âgée de seize ans, elle eût voulu déjà tourner le dos à cette voie riante et toute semée de fleurs qui s'offrait devant elle, pour suivre les austères sentiers de la solitude. Cette belle société française dont sa haute naissance lui ouvrait toutes les portes, cette société du dix-septième siècle qui éclipse les phases les plus brillantes de l'histoire, n'avait pas à ses yeux de charmes comparables à ceux du cloître.

Mais Dieu avait d'autres vues sur elle ; et comme il la destinait à devenir la coopératrice de la Mère de l'Incarnation, il ne permit ni à l'une ni à l'autre de ces deux femmes, par qui il voulait opérer de grandes choses, d'embrasser immédiatement un genre de vie qui aurait privé la première des grands biens, la seconde de la connaissance des affaires et de l'expérience qui leur étaient nécessaires pour exécuter l'œuvre qu'il devait leur confier.

Dès que la jeune Madeleine eut manifesté ses aspirations pour la vie monastique, ses parents, qui jusque-là avaient toujours favorisé ses pieuses inclinations, y mirent un obstacle invincible. M. de Vaubougon, son père, n'ayant point eu de fils de son mariage, voyait, avec amertume, s'éteindre avec lui le nom illustre de Chauvigny. Il voulait du moins que sa fille perpétuât dans le siècle le souvenir de la gloire et des vertus de ses ancêtres. La fierté paternelle lui fit alors méconnaître la voix

du ciel, et il résolut, avec son épouse, de mettre tout en œuvre pour distraire sa fille de sa résolution.

Un soir, après le départ d'une brillante réunion, qu'ils avaient invitée pour célébrer le dix-septième anniversaire de sa naissance, et où ils avaient épuisé tous les trésors de leur tendresse, ils la prirent à l'écart et essayèrent de lui persuader qu'une personne vertueuse, même au milieu des cercles les plus enjoués, pouvait faire plus de bien, par ses exemples, que la religieuse la plus austère, retirée au fond de sa cellule, unique témoin de ses veilles et de ses macérations.

Ce raisonnement spécieux était le seul qui pût faire quelque impression sur l'esprit de Mlle de Chauvigny.

Dès qu'elle fut restée seule dans sa chambre, après le départ de ses parents, elle en fit le sujet d'un long et sérieux examen. Prosternée au pied de son crucifix, longtemps elle pleura et pria en implorant les lumières du ciel.

" O mon Dieu ! s'écria-t-elle enfin au milieu de ses angoisses et de ses sanglots, est-il donc possible que je sois condamnée à opérer mon salut au milieu de tous les dangers du monde ! Mon père veut désormais que j'assiste à la chasse et à l'opéra ; et pendant les longues heures que je perdrai à ces amusements, il me faudra vous oublier, ô mon Dieu ! vous qui avez songé à moi de toute éternité ! Non, je ne puis oublier votre présence pour celle des créatures...."

Puis après quelques instants de profonde réflexion : " Oui, continua-t-elle avec enthousiasme, j'irai à la prochaine abbaye, et je demanderai mon admission pour quelques jours, afin d'y faire la retraite au commencement du carême ; et lorsque j'y serai, je tâcherai d'y rester ! "

Après avoir pris cette soudaine détermination, Mlle de Chauvigny se releva toute consolée, et s'endormit le cœur léger et plein d'espérance.

Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, elle était sur la route de l'ab-

baye, et gravissait, quelques heures après, les degrés du parloir. Après avoir obtenu son admission sans difficulté, elle écrivit à ses parents pour leur demander l'autorisation d'y séjourner pendant quelques jours.

Dès que la voiture qui l'avait amenée fut de retour au château, et que la nouvelle de son absence eut été annoncée, tout fut en émoi dans la famille. Mais nul ne ressentit plus violemment ce choc que M. de Chauvigny ; sa surprise et son mécontentement furent extrêmes. Sur le champ, il ordonna de préparer sa voiture ; et après avoir expédié des lettres d'invitation à ses amis pour le soir même, il s'éloigna rapidement du château, accompagné de Madame de Chauvigny tout en pleurs.

Les tourelles de l'abbaye se dessinèrent bientôt dans le lointain, et peu d'instants après, la voiture franchissait les barrières du monastère.

L'abbesse, qui était parente éloignée de M. de Chauvigny et qui connaissait

son attachement excessif pour sa fille, ne fut nullement surprise de cette soudaine arrivée. Elle l'accueillit, le sourire sur les lèvres, en lui disant que sa fille n'était venue chez elle que pour suivre les exercices de la retraite, afin d'accomplir un vœu secret.

En entendant parler de vœu, M. de Chauvigny ne se posséda plus d'indignation :

" Jamais, s'écria-t-il, ma fille ne fera ni n'accomplira de vœu ici, tant que j'aurai un souffle de vie !... Rendez-moi mon enfant, " poursuivit-il d'une voix toute tremblante de colère.

En ce moment, Mlle de Chauvigny entra dans le parloir, et se précipita tout en larmes aux pieds de son père, en le suppliant de lui pardonner sa démarche.

Toute la tendresse paternelle de M. de Chauvigny se réveilla en apercevant sa fille bien aimée ; il la releva en l'embrassant, et, tandis que Madame de Chauvigny, intimidée par la scène qui

venait de se passer pleurait à l'écart en silence, il adressa à sa fille les plus tendres reproches :

" Que vous avons-nous donc fait, ma chère enfant, pour nous abandonner ainsi ? Est-ce donc pour vous un si grand sacrifice que de demeurer avec nous, du moins jusqu'à ce que vous nous ayez fermé les yeux ? Alors vous serez libre, et vous pourrez faire votre choix. "

En prononçant ces paroles, il l'entraîna doucement hors de l'appartement, suivi par Madame de Chauvigny. En un instant, ils furent tous montés en voiture, et l'abbaye était déjà hors de vue que la jeune fille n'avait pu proférer une seule parole pour se défendre.

Un nombreux cercle d'amis attendait le père triomphant, à son arrivée au château, pour le féliciter de son heureux succès ; la soirée se passa en fêtes et en réjouissances. Une seule personne se retira, cette nuit-là, le cœur triste et désolé : c'était Mlle de Chauvigny qui comprenait maintenant plus clairement

que jamais les intentions de son père sur elle ; car il venait de lui dire, en la quittant, de se préparer, pour le lendemain, à l'accompagner dans une partie de chasse.

" Madeleine, lui dit-il au retour de cette promenade, avez-vous remarqué ce beau jeune homme qui montait son cheval avec tant de grâce en avant de nous ? " Et sans attendre sa réponse : " C'est de tous mes amis, ajouta-il, celui que j'estime le plus ; et j'espère qu'avant peu vous partagerez le même sentiment."

Mlle de Chauvigny comprit par ces paroles que le chevalier Charles de Grivel de la Peltrie, issu de la maison de Tounois, était l'époux que ses parents lui destinaient. En vain protesta-t-elle par ses larmes et ses supplications, en vain allégua-t-elle sa jeunesse et son inexpérience, ils furent inexorables ; et tout ce qu'elle put obtenir fut un délai de quelques jours.

Dans ces angoisses, elle eut recours à la prière, et offrit à Dieu en sacrifice le

bonheur qu'elle avait rêvé de pouvoir bientôt se consacrer à lui seul. Cette offrande fut agréable au Seigneur ; car, dès lors, il lui donna l'assurance qu'un jour elle lui appartiendrait sans partage.

Fortifiée par cette voix intérieure, elle se soumit aux ordres de son père, et offrit sa main à M. de la Peltrie.

L'époux, du reste, que ses parents lui avaient choisi était digne de sa piété et de son amour. Pendant tout le temps que dura leur union, il n'eut pour elle que la tendresse la plus délicate, mêlée d'un profond respect que lui inspirait sa rare vertu. Elle, de son côté, sut si bien orner son âme de toutes les qualités de la vraie épouse chrétienne, que son mari ne cessait de répéter qu'il ne formait plus qu'un seul vœu sur la terre, celui de vivre longtemps, afin de jouir du bonheur dont elle était pour lui l'ange visible.

Mais la Providence en avait décidé autrement ; car après cinq ans de cette union inaltérable, M. de la Peltrie fut

enlevé subitement à la fleur de l'âge.[1] Elle n'avait eu de son mariage qu'une seule fille qui n'avait vu le jour que pour aller augmenter le nombre des prédestinés.

Restée veuve et sans famille à vingt-deux ans, elle sentit renaître en elle le désir de se consacrer entièrement à Dieu dans la vie religieuse ; et pour se préparer à cette vocation sublime, elle fit de sa maison une espèce de couvent et d'hospice, où elle recevait les pauvres et les malades avec une charité digne des premiers siècles de l'Eglise.

Cependant elle était partagée entre le désir de renoncer à tout pour Jésus-Christ, et celui d'employer l'immense fortune dont elle jouissait, au soulagement des misères spirituelles et corporelles du prochain, pour lesquelles Dieu lui avait donné une tendre compassion. Sa charité se portait de préférence vers les sauvages du Canada, où la France venait d'établir une colonie, et que les

1. Life of Madame de la Peltrie.

Pères de la Compagnie de Jésus avaient commencé d'évangéliser.

Le Père Le Jeune, supérieur des Jésuites dans la Nouvelle-France, venait de publier à cette époque une relation des Missions du Canada. Il y invitait fortement toutes les personnes pieuses à concourir, selon leurs moyens, à la conversion des sauvages ; et il terminait ses pressantes exhortations par ces paroles touchantes :

" Hélas ! ne se trouvera-t-il pas quelque bonne et vertueuse Dame qui veuille venir en ce pays pour recueillir le sang de Jésus-Christ, en instruisant les petites filles sauvages ?

Ces paroles étant tombées sous les yeux de Madame de la Peltrie, elles pénétrèrent son âme d'une telle ardeur apostolique, que " depuis ce temps, ajoute la Mère de l'Incarnation, son esprit fut plus en Canada qu'en elle-même. "

Cependant comme elle voulait avant tout faire ce qui pouvait le plus contri

buer à la gloire de Dieu, elle consulta des personnes doctes et de grande vertu, leur exposa les sentiments de son cœur avec une entière sincérité, et leur mit entre les mains un papier où elle avait écrit tout ce que Dieu lui avait inspiré à ce sujet.

Tous d'une voix unanime lui déclarèrent que sa vocation avait tous les caractères d'une mission divine, et qu'elle ne devait pas différer de suivre la voix de Dieu. [1]

Mais bien des croix devaient l'assaillir et purifier son âme de toute attache terrestre, avant qu'elle pût réaliser ce vœu.

Déjà les continuelles instances de son père pour lui faire contracter de nouveaux liens, l'avaient obligée de se réfugier dans un monastère, d'où elle n'avait eu le temps d'accourir que pour recevoir le dernier soupir de sa mère.

---

1. *Vie des premières Ursulines de France*, par Charles Sainte-Foi.—*Vie de la Mère de l'Incarnation*, par Dom C. Martin.

Ces douloureuses épreuves affectèrent sa santé ; elle tomba si dangereusement malade que les médecins déclarèrent qu'ils n'avaient plus aucun espoir de la sauver. On n'attendait plus que son dernier soupir ; et plusieurs personnes même terminaient à la hâte un habit de Saint-François, pour l'en revêtir, selon son désir, avant d'expirer. Deux religieux Capucins, agenouillés à son chevet, récitaient les prières des agonisants, lorsque tout à coup elle se sentit inspirée de faire un vœu à saint Joseph, de lui promettre d'aller bâtir une église en son honneur au Canada, et d'y consacrer, sous ses auspices, sa fortune et sa vie au service et à l'instruction des filles sauvages. A peine eut-elle prononcé ce vœu qu'elle tomba dans un sommeil profond. A son réveil, au grand étonnement de tout le monde, elle se trouva parfaitement guérie. Les médecins en la voyant purent à peine en croire leurs yeux, car ils la pensaient déjà morte ; et l'un d'eux, après lui avoir tâté le pouls,

lui ayant dit, sans rien savoir de ce qui s'était passé entre elle et Dieu : " Où est donc votre fièvre, Madame ? serait-elle allée au Canada ?" Surprise de l'entendre parler ainsi : "—Oui, elle y est allée, " répondit-elle en souriant d'un air significatif, mais que personne ne comprit.

Arrachée ainsi miraculeusement à la mort, elle ne songea plus qu'à exécuter sans délai le vœu qu'elle avait fait à Dieu. Elle s'en ouvrit à quelques amis ; mais dès les premières paroles, tous s'élevèrent contre elle, taxant son projet d'idée romanesque, et de véritable folie. Ils ne pouvaient comprendre comment une jeune personne de sa condition, d'une santé si délicate, douée de tant d'avantages extérieurs pût avoir l'idée d'abandonner un si brillant avenir pour aller traverser les mers, et s'ensevelir au fond des forêts de l'Amérique.

Son père eut, vers le même temps, quelques soupçons de son dessein, et résolut de la remarier. Mais quelle ne

fut pas sa stupéfaction, lorsqu'il l'entendit, au contraire, solliciter la permission de consacrer sa personne et sa fortune aux missions du Canada ! Il fut anéanti à cette nouvelle, et lui déclara que si elle n'accédait pas à son désir, il en mourrait de chagrin. Plusieurs personnes de qualité et de mérite, et même des religieux unirent leurs sollicitations aux siennes, et lui représentèrent que Dieu ne pouvait pas exiger d'elle un sacrifice qui causerait la mort de son père. Partagée ainsi entre l'amour filial et la religion, en proie aux plus poignantes angoisses, elle s'adressa à un religieux de la Compagnie de Jésus, dont elle connaissait la prudence consommée, et le supplia de l'éclairer de ses lumières. Ce religieux, après y avoir sérieusement réfléchi devant Dieu, lui répondit qu'il croyait avoir trouvé un moyen de tout concilier.

Non loin d'Alençon vivait alors un gentilhomme de haute famille, d'une brillante fortune, et jouissant d'une répu-

tation d'éminente sainteté. M. de Bernières Louvigny était trésorier de France à Caen, et, par sa position, avait de fréquents rapports avec M. de Chauvigny. Celui-ci, connaissant l'angélique vie qu'il menait, ne tarissait pas en éloges sur son caractère et ses mérites. Le révérend Père conseilla donc à Madame de la Peltrie de lui faire connaître sa généreuse entreprise aussi bien que les obstacles qu'elle y rencontrait, et de l'engager à la demander en mariage à la conditic de vivre ensemble comme frère et sœur. Quelque singulier que parût ce projet, la nécessité força Madame de la Peltrie d'y recourir. Elle écrivit sur le champ à M. de Bernières pour lui faire part de sa position, et de l'expédient qu'on lui avait suggéré. Elle le suppliait de l'aider dans cette circonstance où il s'agissait de son salut et de la gloire de Dieu.

M. de Bernières recula d'étonnement à la réception de cette lettre, et ne sut d'abord que répondre. Il avait fait le

vœu de chasteté, et n'avait nullement cherché à le tenir secret. Ce vœu était la principale cause de ses perplexités ; car il craignait de scandaliser ceux de ses amis qui en étaient instruits, et qui ne pouvaient connaître les conditions de son union avec Madame de la Peltrie. Mais l'immense bien qui devait en résulter balançait les raisons qui le faisaient reculer. Enfin après avoir longtemps imploré les lumières du ciel, il remit toute l'affaire entre les mains de son directeur et de quelques amis intimes. Tous, d'un commun accord, lui déclarèrent que la gloire de Dieu y était intéressée, et qu'il devait accepter. Il écrivit alors à un de ses amis, M. de la Bourbonnière, le priant d'aller demander de sa part, à M. de Chauvigny, la main de Madame de la Peltrie. A cette proposition, l'heureux père ne se posséda plus de joie, et vola auprès de sa fille, qui naturellement accepta sans difficulté. Mais M. de Bernières, toujours poursuivi par l'idée de la singularité de cette

démarche, retomba dans ses anciennes perplexités. M. de Chauvigny finit par croire que les avances qu'il avait faites n'auraient pas de suite. Il alla donc un jour trouver sa fille, et lui déclara qu'il fallait, ou que M. de Bernières se décidât à l'épouser, ou qu'elle signât un papier qui la déshéritait de la plus grande partie de ses biens. Madame de la Peltrie parvint à calmer ses inquiétudes. Mais afin d'éviter de nouvelles scènes à l'avenir, elle écrivit à M. de Bernières pour lui demander une entrevue à Alençon. Il s'y rendit, et ils délibérèrent ensemble, en présence de leurs amis, sur la décision qu'il fallait prendre. Après un mûr examen, l'idée d'un mariage fut abandonnée ; car elle entraînait de graves inconvénients, les héritiers de Madame de la Peltrie pouvant plus tard inquiéter ceux de M. de Bernières. Il fut donc convenu qu'ils agiraient à l'extérieur comme s'ils étaient mariés. La chose était possible à cette époque ; et il n'était pas rare que, pour ménager cer-

tains intérêts, ou certaines susceptibilités de famille, on eût recours à un mariage secret, c'est-à-dire célébré seulement en présence du curé et de deux témoins. Il était donc facile à M. de Bernières et à Madame de la Peltrie de faire croire qu'ils étaient mariés ; ils n'avaient pour cela qu'à paraître ensemble dans leurs familles et chez leurs amis.

Sur ces entrefaites, une nouvelle épreuve vint fondre sur notre courageuse héroïne. M. de Chauvigny, déjà avancé en âge et depuis longtemps tourmenté par la goutte, mourut subitement, emportant dans la tombe l'espoir d'avoir trouvé, pour sa fille, un époux digne de soutenir l'honneur de son nom. Madame de la Peltrie fut profondément affligée de cette mort, quoique M. de Chauvigny eût bien souvent soumis sa piété filiale à de cruels assauts. Mais la Providence voulut elle-même dénouer cette entrave. Assez d'autres, du reste, devaient encore se soulever sous ses pas. Sa famille, témoin des grandes libéralités qu'elle

faisait aux pauvres et aux églises, lui contesta le droit d'entrer en partage de la succession paternelle, et tenta même de la faire interdire, sous prétexte qu'elle était incapable d'administrer sa fortune. Le présidial de Caen avait même déjà prononcé une sentence favorable à ses parents ; mais elle en appela au parlement de Normandie. Elle faillit encore perdre ce second procès, pour avoir refusé, par une excessive délicatesse de conscience, de prêter un serment juste et licite. Mais les saints ont des ressources que les autres hommes ne connaissent pas. Elle eut recours à l'intercession de saint Joseph, son refuge ordinaire dans toutes les circonstances difficiles, et elle renouvela le vœu qu'elle avait déjà fait d'aller établir en Canada une fondation destinée à l'instruction des jeunes filles sauvages. Son espoir ne fut pas trompé ; car, contre l'attente générale, la sentence du parlement décida en sa faveur. Sa famille ne put s'empêcher de reconnaître, dans

cet événement, le doigt de Dieu, et se réconcilia avec elle.

Cependant le bruit s'était répandu qu'elle était mariée avec M. de Bernières ; et comme ils étaient tous deux très avancés dans la perfection, ce mariage étonna tout le monde, et leur attira les plus amères railleries. Madame de la Peltrie ne répondait à toutes ces attaques que par un doux sourire, disant, avec modestie, qu'elle n'avait fait que suivre la volonté de Dieu.

Une telle conduite peut encore aujourd'hui paraître étrange à bien des personnes ; mais outre que l'avenir fit bien voir que c'était une inspiration du ciel, nous pouvons répondre, avec un savant et pieux auteur,[1] que nous ne devons point juger ceux que Dieu se charge lui-même de conduire. C'est ici, ajoute-t-il, qu'il faut se rappeler cette parole de saint Paul, que l'homme spirituel n'est

---

1. Charles Sainte-Foi, auteur d'une courte esquisse de la vie de Madame de la Peltrie, d'où nous avons tiré une partie de cette notice.

jugé par personne. Dieu se plaît quelquefois à mener les grandes âmes par des voies extraordinaires, qui déconcertent nos courtes vues et choquent notre faible raison ; mais il serait téméraire de les blâmer parce qu'on n'entrevoit pas tout le dessein de Dieu sur elles. Madame de la Peltrie et M. de Bernières avaient d'ailleurs pris toutes les précautions que conseille la prudence chrétienne, pour s'assurer que leur conduite était agréable à Dieu ; et ce n'est qu'après avoir consulté des hommes sages, pieux et expérimentés, qu'ils se décidèrent à agir contre les règles communes : d'autant plus que les mœurs et les usages de l'époque où ils vivaient rendaient cette conduite beaucoup moins singulière qu'elle ne le serait aujourd'hui.

Au reste, l'orage que cette démarche avait suscité dans le monde ne tarda pas à se dissiper, et Madame de la Peltrie ne songea plus qu'à se rendre à Paris, afin de s'occuper activement de sa fondation.

CHAPITRE HUITIÈME

—

Vocation de la Mère de l'Incarnation pour le Canada.

Cependant la main de Dieu qui soulevait à dessein tant de ronces et d'épines sous les pas de Madame de la Peltrie afin de raffermir sa vocation et d'en épurer tous les motifs, n'était pas inactive dans l'âme de la Mère de l'Incarnation. Nous avons déjà vu comment, après une longue série d'épreuves, le Seigneur l'avait initiée aux plus ineffables mystères, l'avait ensuite élevée à la sublime dignité d'épouse, puis avait enchâssé son cœur dans le sien, et l'avait enfin enflammée de l'esprit apostolique. Nous allons voir maintenant par quelles mystérieuses opérations il mit le dernier perfectionnement à cet esprit d'apostolat.

" La divine Majesté, voulant me dépouiller absolument de mon propre vouloir dans les choses mêmes qu'elle m'avait commandées, afin que tout fût d'elle et qu'il n'y eût rien de la créature,

me fit connaître, un jour, pendant que j'étais en oraison devant le Saint-Sacrement, qu'elle allait me réduire à ce dépouillement entier et parfait. Je traitais alors avec elle du salut des âmes, dans l'accès ordinaire qu'il lui plaisait de me donner. En un moment elle m'ôta tout pouvoir de continuer ce commerce, et ravit mon âme en une extase qui la mit dans son souverain et unique bien. Au milieu de ces divins embrassements, elle me découvrit le grand avantage qu'il y a de lui gagner des âmes, et m'excita à lui demander cette grâce. Alors mon âme prenant vivement les intérêts de son Epoux souhaitait avec une amoureuse impatience l'extension de son royaume et s'offrait pour cela en sacrifice, fallût-il donner mille vies. Je conjurais le Père Eternel de me mettre en état d'exécuter les commandements qu'il m'avait faits de lui bâtir, en Canada, une maison où il fût glorifié avec Jésus et Marie. Je le priais d'y joindre le grand saint Joseph, parce que j'avais de

fortes impressions que c'était lui que j'avais vu être le gardien de ce grand pays. J'avais une certitude qu'il agréait les instances que je faisais par le mouvement de son esprit. Cette Majesté suprême jetait ses regards sur moi, et me faisait entendre que par une amoureuse violence, j'avais voulu ravir sa volonté ; mais que par son amour, elle voulait triompher de la mienne. Ah ! qui pourrait décrire ce commerce d'amour !

" Il se fit alors une opération dans mon âme, qui la réduisit à une délicieuse agonie. Je me vis en un moment absorbée en Dieu, qui par un amour de complaisance, me voulait surmonter, m'ôtant ma volonté à l'égard de mes poursuites pour l'extension du royaume de son fils. En effet il me martyrisait ; car à peine me permettait-il de jeter un soupir pour arrêter ce tourment qui m'arrachait la vie et me charmait tout ensemble. Alors je m'aperçus que je n'avais plus de volonté, et que Dieu voulait pour moi. J'acquiesçai et me

confessai vaincue. Je chantai le triomphe de mon vainqueur et reconnus la justice de son vouloir. Dès ce moment je fus délivrée des langueurs que me causaient mes poursuites. C'était un repos, une paix, un non vouloir, une demeure dans la volonté de Dieu qui m'accompagnaient toujours en m'occupant des intérêts du Verbe incarné."

M. de Bernières, qui eut occasion de connaître intimement la Mère de l'Incarnation et de l'entretenir souvent des dons surnaturels qu'elle avait reçus, eut le bonheur de recueillir de ses propres lèvres le récit de cette faveur insigne. Voici comment ce grand maître de la vie mystique apprécie cette grâce et celle qui en fut l'objet.

" Je me souviens que cette grande religieuse parlait admirablement de l'excellence de la vie apostolique, et qu'elle en avait des sentiments exquis. Elle souffrit un jour une opération bien extraordinaire. Comme elle s'efforçait de prendre la volonté divine pour ne

la quitter jamais, et la fléchir à l'établissement du royaume de son fils sur toutes les nations, Notre-Seigneur prit la sienne ; et depuis elle n'a point eu de volonté propre ; mais la seule volonté de Dieu a été sa volonté.

" C'est une grande âme, solidement vertueuse, qui a une profonde humilité, une charité éminente, et qui ne perd point l'union actuelle avec Dieu.

" Elle dit donc que Dieu la dépouilla de son propre vouloir, ou, pour me servir des paroles dont il usa à son égard, il triompha de sa volonté ; non qu'il lui enlevât cette puissance qui est le principe des actions spirituelles, ou qu'il la privât de sa liberté ; mais la volonté divine s'empara tellement de la sienne qu'elle ne pouvait plus vouloir que ce que Dieu voulait. Ainsi on eût pu lui donner ce nom admirable que Dieu avait promis à une nation qui devait être tout à lui : *On vous appellera, ma volonté est en elle.* Cette faveur merveilleuse commença par une espèce d'agonie,

c'est-à-dire que sa volonté agonisa avant que de mourir à elle-même, pour se perdre en celle de Dieu. Il ne lui restait plus alors que de faibles aspirations, qu'elle offrait en acquiescement à la perte de sa volonté. Cette agonie fut pleine de délices ; car comme il n'est rien de plus affligeant que de suivre les désirs de sa propre volonté ; il n'est rien, au contraire, de plus doux que de ne vivre que de la volonté de Dieu. Aussi le nouvel état qui succéda à cette opération fut un état tout de délices, de paix, de repos, et de demeure parfaite en la volonté de Dieu."

Ce fut vers l'année 1635 que notre bienheureuse Mère entra dans cette nouvelle phase de l'amour divin. Comme la fiancée des Cantiques, transportée par son divin Epoux dans cet Eden embaumé de quiétude et de paix, au milieu des lis immaculés de ses divines affections, elle en savoura les pures délices pendant l'espace d'une année entière.

Au sortir de cette heureuse solitude,

elle sentit naître en elle une vive inspiration de faire part à son directeur, le Père Salin, de sa vocation pour les missions du Canada. Mais dès les premiers mots, il lui imposa silence, en la reprenant sévèrement de s'amuser ainsi, disait-il, à de vaines et ridicules fantaisies. L'humble religieuse baissa la tête sans répondre et s'anéantit profondément devant Dieu, en renouvelant à ses pieds la promesse d'une éternelle obéissance à ses ordres. Elle attendit ensuite, dans une paix parfaite, le moment de la vocation divine sans oser communiquer à personne ses sentiments intérieurs. Aussi fut-elle bien surprise, vers le même temps, de voir son secret divulgué, d'entendre plusieurs personnes lui en parler, et d'autres lui en écrire de divers endroits. Elle ne se crut cependant pas suffisamment autorisée de le dévoiler ; et elle ne répondit aux lettres qu'elle reçut et aux interrogations qu'on lui fit à cet égard, que d'une manière vague, ne laissant entrevoir que le zèle

ardent dont son cœur était épris pour le salut des infidèles. Mais ses paroles étaient toutes de feu, dès qu'elle ouvrait la bouche sur ce sujet ; et elle avait si bien réussi à communiquer ses ardeurs apostoliques à toutes ses compagnes, que la communauté entière s'était associée à elle pour offrir à Dieu des prières, des pénitences et des communions continuelles dans cette intention.

Cependant plus l'heure marquée par les desseins de Dieu approchait, plus il la sollicitait vivement de dévoiler ses secrètes inspirations ; il la menaça même de l'abandonner si elle tardait plus longtemps d'obéir à sa voix. Sa première pensée fut alors d'écrire au Père de la Haye ; mais la crainte que lui inspirait le Père Salin la retint.

Ce fut au milieu de ces anxiétés qu'elle reçut la visite du Père de Lidel, qu'elle fit confident de ses troubles intérieurs. Il lui conseilla d'écrire au P. de la Haye, qui mieux que personne connaissait ses dispositions. Elle suivit son

conseil, d'après l'ordre de sa supérieure. Le Père lui répondit qu'elle devait se disposer à accomplir les vues de la divine Providence, et qu'il espérait en voir bientôt l'exécution. Cette réponse rétablit le calme dans l'âme de notre sainte.

Quelque temps auparavant, elle avait appris que Dom Raymond de Saint-Bernard, son ancien directeur, songeait aussi à passer en Canada. En effet, cet éminent religieux se concertait alors avec les PP. Jésuites dans cette intention ; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté et ne lui permit pas d'aller recueillir avec eux les palmes de l'apostolat, et peut-être du martyre. Les supérieurs de sa congrégation s'opposèrent à son pieux dessein.

A l'époque où il regardait encore son départ pour le Canada comme certain, la Mère de l'Incarnation lui écrivit pour lui faire partager son bonheur et s'éclairer de ses lumières. Il n'entra pas d'abord dans ses vues et combattit même toutes les raisons qu'elle put lui alléguer. Enfin elle lui exposa, dans une longue lettre,

tout ce qui s'était passé en elle à ce sujet, le priant d'y réfléchir sérieusement devant Dieu. Il se rappela alors son caractère d'esprit, incapable de se gouverner par l'imagination ; les faveurs qu'elle avait reçues du ciel dès sa plus tendre enfance, et la fidélité qu'elle y avait toujours apportée ; ses premières inclinations qui la portaient à s'unir aux prédicateurs de l'Evangile ; son zèle en mille occasions pour la gloire de Dieu ; ses désirs si ardents et néanmoins si peu empressés. Il vit cette paix si inaltérable au milieu des plus violentes saillies de son amour ; cette élévation d'âme jointe à la plus profonde humilité et à la plus parfaite soumission aux ordres du ciel ; mais surtout cet entier détachement de tout sentiment propre, malgré une connaissance certaine de la volonté du Seigneur ; et il ne put s'empêcher de reconnaître le doigt de Dieu dans cet appel, et d'y donner son entière approbation. [1] Dès lors il fit tout en son

1. Le Père de Charlevoix.

pouvoir pour lui en faciliter l'exécution ; mais le ciel, qui ne l'appelait pas lui-même en Canada, lui refusa aussi la consolation de contribuer à y établir son heureuse disciple.

Il vit rompre l'une après l'autre toutes les mesures qu'il avait prises pour elle et pour lui. A la nouvelle de ce double malheur, la Mère de l'Incarnation écrivit à ce bon Père pour lui offrir les consolations de l'amitié et de la reconnaissance. Elle était bien loin de se douter alors des cruelles alarmes qui l'attendaient à son tour.

En effet toutes les contradictions vinrent fondre sur elle à la fois. Les personnes qui lui inspiraient le plus de vénération et dont l'assentiment lui aurait été si précieux, se déclarèrent contre elle et traitèrent ses projets de rêves illusoires. Sa plus tendre amie même, la Mère de Saint-Bernard, alors supérieure, qui avait applaudi plus qu'aucun autre à sa vocation, alla jusqu'à lui dire que si Dieu lui accordait ce

qu'elle implorait avec tant d'ardeur, ce ne serait que pour la punir de sa témérité. Mais sa grande âme ne fut nullement ébranlée par tant d'assauts ; et rien n'est plus admirable que les sentiments de confiance et de soumission aux ordres de la Providence qu'elle exprime dans une lettre qu'elle écrivait à ce sujet au R. P. Dom Raymond de Saint-Bernard :

" Nous sommes en butte à de grandes afflictions, mon révérend Père, mais si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Le bien où nous aspirons ne mérite-t-il pas d'être acheté à grand prix ? Prenons courage, mon très cher Père ; l'amour de Jésus combattra pour nous, puisque nous ne désirons travailler que pour sa gloire. Quand je considère les œuvres admirables de notre divin Maître, tous ces orages ne me semblent rien ; il est plus fort que tous les hommes ensemble, et c'est lui qui commande aux vents et aux tempêtes. S'il nous veut dans la Nouvelle-France, ses desseins

s'accompliront malgré tous les obstacles ; car ce ne sont devant lui que des pailles et des toiles d'araignée qu'il peut détruire en un moment, quoiqu'elles paraissent comme des montagnes aux yeux des hommes. Je les ai d'ailleurs toujours considérés aussi impuissants que des moucherons. Peut-être aussi que son amour nous envoie tous ces accidents pour éprouver nos courages. Mais, mon très cher Père, j'entre fort dans vos sentiments d'espérer contre toute espérance ; et mon cœur n'est nullement ébranlé."

En effet, toutes ces traverses et ces entraves apparentes n'étaient, en réalité, qu'un acheminement à l'exécution du plan divin sur la Mère de l'Incarnation. Elles servaient à faire connaître ses sentiments et à déceler sa vocation, afin qu'au moment favorable, tous les regards fussent d'avance tournés vers elle. Déjà son nom, tout rayonnant de l'éclat de ses vertus, avait volé de bouche en bouche, jusqu'aux extrémités de la Nouvelle-

France, d'où les missionnaires lui écrivaient les lettres les plus pressantes en faveur de leurs chers néophytes. Du fond du pays des Hurons, le P. Garnier, à la veille d'arroser de son sang le sol qu'il baignait alors de ses sueurs, la conjurait, au nom de tous les missionnaires, de ne plus différer davantage. En recevant les lettres de ces sublimes martyrs, souvent écrites sur une simple écorce, et où elle croyait déjà voir les traces de leur sang, son âme s'enflammait d'un nouveau transport et se fondait d'amour. Elle les baisait avec un saint respect, et les arrosait de larmes brûlantes. Aucun de ces missionnaires cependant, en l'invitant à venir partager leurs rudes labeurs, n'entrevoyait encore le moindre secours temporel, indispensable à un tel établissement ; mais ces hommes, remplis de toute la plénitude de l'esprit apostolique, ne savaient pas s'inquiéter des moyens, quand une entreprise était dans l'ordre de Dieu ; et sûrs de la Providence pour les ressources, ils ne

songeaient qu'à choisir des sujets, dont la sainteté répondît à la grandeur du ministère qui devait leur être confié. [1]

Ce fut le motif qui inspira au P. Le Jeune, supérieur de la mission, de lui écrire deux lettres consécutives, pour soumettre sa vocation à une dernière et suprême épreuve, et parfaitement s'assurer de sa vertu. Il lui faisait un tableau exagéré des difficultés qui se dresseraient devant elle, lui peignait sous les couleurs les plus sombres les dangers auxquels elle serait chaque jour exposée, et terminait sa lettre en lui déclarant qu'il n'y avait qu'une " présomption intolérable " qui pût la faire aspirer à une mission tellement au-dessus de ses facultés et de la faiblesse de son sexe. Loin d'être déconcertée par ces étranges paroles, l'invincible servante du Christ les accueillit avec autant d'allégresse que si on lui eût annoncé l'ordre de partir à l'instant même. Elle

1. Le Père de Charlevoix.

ne pouvait se rassasier de les lire et de les relire ; et un jour qu'elle en citait les passages les plus amers à son directeur : " N'est-ce pas vraiment un bon Père pour moi, lui disait-elle ; et ne lui dois-je pas une grande reconnaissance de me parler ainsi ! je vois bien que si j'étais auprès de lui, il me traiterait en véritable ami."

Elle ne fut pas, du reste, longtemps sans apprendre les intentions toutes paternelles qui avaient dicté le langage du P. Le Jeune ; car, peu de jours après, elle apprit en secret qu'il prenait des mesures efficaces pour faire passer des Ursulines en Canada, et qu'elle était la première sur laquelle il avait jeté les yeux.

" Pour le coup, mon révérend Père, écrivait-elle à Dom Raymond de Saint-Bernard qui n'avait pas encore abandonné tout espoir de se consacrer aux missions, voulez-vous venir en Canada ? Les missionnaires des Hurons m'y appellent tant qu'ils peuvent. Si vous aviez

entendu parler ces saints, vous seriez ravi d'aise, et vous vous disposeriez à l'exécution de vos desseins. Ces âmes favorisées du ciel daignent penser à moi tous les jours, disent-elles, et c'est par une providence de Dieu toute particulière ; car je ne les ai jamais vues, ce qui fait que je tiens cela pour une faveur insigne. Allons donc au nom de Dieu, mon très cher Père, goûter les délices du paradis dans les croix qui se trouvent belles et grandes dans la Nouvelle-France, dans ce Nouveau Monde, où l'on gagne des âmes au Roi des Saints. Vous n'y serez pas aussi infirme qu'en France ; car la charité y fait vivre. Et puis, quand vous y mourriez, ne seriez-vous pas bienheureux de finir une vie chétive, dans l'exercice d'un apôtre ? Pour moi, j'ai tant d'envie d'y aller que je languirais dans mes désirs, si la vue de mon indignité ne me faisait baisser la tête devant Dieu, dans la crainte d'être rejetée. Faites-moi la faveur, mon très cher Père, de prier Dieu pour moi, afin qu'il m'ac-

corde cette grâce ; et s'il m'accepte, je vous verrai en passant, et je vous tirerai si fort par votre habit que j'en emporterai le morceau, si vous ne venez."

Cependant deux années entières devaient s'écouler encore avant que notre Mère vît se lever l'aurore de ce jour tant désiré. Mais cette longue attente ne fit qu'ajouter un nouveau fleuron à la couronne de fermeté inébranlable et d'aveugle obéissance à Dieu, qu'elle avait déjà méritée.

Enfin, à l'expiration de ce terme, et avant que les moyens d'exécution qu'allait employer Dieu fussent dévoilés, elle eut un pressentiment surnaturel que le jour de son départ approchait. En effet, l'heure de Dieu était venue, et après six années écoulées dans l'attente, depuis le jour de sa vocation (1632), six années de combats, de soupirs et de larmes, le Seigneur allait la prendre lui-même par la main, et l'introduire triomphante dans la terre promise de la Nouvelle-France.

CHAPITRE NEUVIÈME

—

Madame de la Peltrie à Paris et à Tours.

Nous avons suivi Madame de la Peltrie jusqu'au moment où elle descendit les degrés du château de ses pères pour s'élancer à l'exécution de son œuvre de dévouement. Elle partit d'Alençon, accompagnée seulement d'un domestique et d'une suivante. A peine fut-elle arrivée à Paris que sa famille, peu rassurée sur la réalité de son mariage et soupçonnant quelque dessein caché, tenta de la faire enlever, sous prétexte de l'empêcher de dissiper sa fortune. Mais elle en fut avertie secrètement, et se tint sur ses gardes. Son premier soin, en arrivant à Paris, fut de consulter les personnages les plus éminents par leur sainteté et leurs lumières, entre autres le Père de Condren, Général de l'Oratoire : tous la confirmèrent dans sa vocation. Elle eut en outre l'inestimable bonheur de recevoir des lèvres mêmes de saint Vincent de Paul,—de cet archange de la charité, la

plus pure personnification de cette vertu qui ait peut-être jamais glorifié la nature humaine depuis les jours du Sauveur,— l'assurance irréfragable de la coopération d'en haut.

Elle écrivit donc à M. de Bernières de venir la rejoindre sans délai.

Jusqu'alors, sachant qu'on était à sa recherche, elle n'avait osé paraître dans les rues de Paris que déguisée en servante, à la suite de sa femme de chambre qu'elle faisait passer pour une dame de condition. Mais après l'arrivée de M. de Bernières, comme elle ne sortait jamais qu'avec lui, on ne douta plus qu'elle ne fût mariée, et on cessa de l'inquiéter. Ce qui acheva de convaincre sa famille, c'est qu'elle fit transporter tous ses meubles d'Alençon à Paris, comme si elle eût eu l'intention de s'y fixer définitivement.

Cependant M. de Bernières, persuadé que la réussite de cette entreprise dépendait, en grande partie, de la diligence qu'on y mettrait, se rendit immédiate-

ment, avec Madame de la Peltrie, au noviciat des Jésuites, où se trouvait alors le Père Poncet de la Rivière, qui se disposait à partir pour Québec par les premiers vaisseaux. Ce missionnaire était le même qui, peu de temps auparavant, avait fait de si pressantes instances auprès de la Mère de l'Incarnation pour l'engager à se consacrer à l'œuvre des missions du Canada.

M. de Bernières lui apprit les desseins de Madame de la Peltrie, et ajouta qu'elle désirait surtout s'éclairer de ses conseils pour le choix des sujets qui devaient composer la nouvelle communauté. Le Père Poncet indiqua, sans hésiter, la Mère de l'Incarnation comme devant en être la pierre fondamentale ; il fit en même temps un si magnifique éloge de sa sainteté et de son véritable génie que dès lors Madame de la Peltrie n'eut plus de repos qu'elle ne se fût assurée cette précieuse coopératrice. Elle lui écrivit le jour même de concert avec le Père Poncet.

La réception de ces deux lettres plongea dans l'étonnement la supérieure des Ursulines de Tours. Elle qui avait toujours suivi, dans l'âme de la Mère de l'Incarnation, la trace miraculeuse du doigt de Dieu depuis le jour de sa vocation, qui un instant seulement avait pu la méconnaître, ne pouvait revenir de son admiration à la vue d'un tel dénouement. Elle vola, en toute hâte, à la cellule de notre Mère, qu'elle trouva agenouillée dans le recueillement de la prière ; et se précipitant à genoux auprès d'elle, elle lui fit, d'une voix altérée d'émotion, la lecture des deux lettres. " Seigneur, s'écria comme le prophète la servante du Christ au comble de ses vœux, me voilà ; je suis prête ; envoyez-moi où il vous plaira." [1] Et toutes deux, dans un saint embrassement, s'épanchèrent en actions de grâces, de louanges et de bénédictions envers l'auteur et le consommateur de ce grand ouvrage. La

1. Ecce ego, mitte me. *Isaïe*. VI, 8.

Mère de l'Incarnation y vit l'accomplissement clair et évident de la vision qu'elle avait eue à l'origine de sa vocation, et elle reconnut dans Madame de la Peltrie la dame mystérieuse qui lui était alors apparue, marchant à ses côtés.

Elle lui répondit par une lettre admirable, qui fait bien voir que les saints, déjà unis par un même amour, se rencontrent dans le cœur de Dieu, et s'embrassent d'une sainte amitié, même avant de se connaître.

Ces événements se passaient au mois de novembre de l'année 1638. Madame de la Peltrie avait résolu de s'embarquer avec la flotte qui devait faire voile au printemps suivant ; mais pour des raisons secrètes, les membres de la compagnie des Cent-Associés mirent tout en œuvre pour l'engager à différer son départ d'une année, à moins qu'elle ne consentît à partir seule. Ce retard aurait gravement compromis le succès de son œuvre ; et comme elle persistait toujours dans son premier dessein, ils convinrent

ensemble de s'en rapporter à la décision d'une assemblée qui se tint chez M. Fouquet, alors conseiller d'état. Plusieurs amis de Madame de la Peltrie, outre M. de Bernière, vinrent y prendre part ; entre autres le P. Etienne Dinet, Provincial des Jésuites, le P. de la Haye, et le vénérable P. Charles Lalemant, l'un des plus anciens missionnaires du Canada. Les députés de la compagnie représentèrent que Madame de la Peltrie avait fait sa demande trop tard, que tous les vaisseaux étaient frétés, et qu'il n'y avait plus de place pour ses compagnes. Madame de la Peltrie répondit que s'il n'y avait que cette difficulté, elle serait bien vite levée ; car elle était prête à fréter un vaisseau à ses propres dépens, quoique la compagnie fût obligée, en vertu de ses engagements, à traverser à ses frais tous les colons de la Nouvelle-France et tous les effets qu'ils feraient venir, pendant l'espace de trois années consécutives.

Ils n'eurent rien à répliquer à cette

réponse ; et il ne fut plus question que du choix des religieuses. Madame de la Peltrie réclama tout d'abord la Mère de l'Incarnation ; et comme on lui représentait que l'archevêque de Tours, Mgr D'Eschaux, ne consentirait jamais à en faire le sacrifice, elle déclara qu'elle tenait tellement à l'obtenir, qu'elle ne partirait pas sans elle. Le P. Provincial des Jésuites insista, et lui fit observer que plusieurs raisons militaient en faveur des Ursulines de Paris. D'abord que leur communauté, étant au centre des relations commerciales, les communications avec elle seraient plus faciles ; en second lieu, que leurs constitutions convenaient mieux au dessein qu'on avait en vue, que celles de Tours, parce que les Ursulines de Paris faisaient un vœu spécial que ne prononçaient pas celles de Tours, celui d'instruire la jeunesse ; enfin que la différence qui existait dans les costumes pourrait bien, plus tard, causer des divisions, si la nouvelle communauté venait, par la

la suite, à se recruter dans les deux monastères. Malgré toutes ces objections, Madame de la Peltrie, appuyée surtout par le P. de la Haye qui connaissait tout le prix de l'acquisition de la Mère de l'Incarnation, demeura inébranlable.

On accéda à son désir, et il fut convenu sur le champ que M. le Commandeur de Sillery, l'un des membres de la compagnie des Cent-Associés, et l'âme de toutes les entreprises qui se faisaient alors pour la gloire de Dieu, M. Fouquet, et les PP. Dinet et de la Haye écriraient de concert à Mgr D'Eschaux, pour obtenir son consentement. Madame de la Peltrie se chargea de porter elle-même la lettre, afin de l'appuyer auprès de l'archevêque de toutes les raisons que son zèle pourrait lui inspirer. Le Père Dinet écrivit en outre au Père Grand-Ami, recteur du collège de Tours, pour lui enjoindre d'user de toute son influence en faveur de Madame de la Peltrie.

Satisfaite de l'heureuse issue de ses

démarches, elle se hâta de prévenir la supérieure des Ursulines de Tours et la Mère de l'Incarnation de sa prochaine arrivée ; et pendant que le P. Lalemant se rendait à Dieppe pour présider à l'équipement du vaisseau qui devait servir à leur transport, elle partit de Paris, toujours accompagnée de M. de Bernières, pour se rendre à Tours.

Cependant la nouvelle des événements extraordinaires qui allaient bientôt mettre en émoi la paisible solitude des Ursulines, n'avait pas encore transpiré parmi elles, lorsque, le 22 janvier, fête des épousailles de la sainte Vierge et de saint Joseph, la supérieure reçut la lettre de Madame de la Peltrie, qui lui annonçait sa prochaine visite.

Toute la communauté était en ce moment en pèlerinage à un petit oratoire appelé l'Hermitage de Saint-Joseph, situé à l'extrémité du jardin du monastère, dans une retraite charmante, ombragée par un bouquet d'arbres. Ce fut là que la supérieure apprit à la commu-

nauté l'honneur insigne dont le ciel avait daigné les favoriser. Elles purent à peine ajouter foi à ce bonheur inattendu, tant elles se croyaient peu dignes d'un choix si glorieux ; et toutes en chœur entonnèrent un hymne d'actions de grâces en l'honneur du saint patriarche sous les auspices duquel cette merveille s'était opérée.

Elles étaient encore sous l'impression de cette heureuse nouvelle, lorsque, le 19 février 1639, Madame de la Peltrie arriva à Tours avec M. de Bernières.

Le premier soin de ceux-ci fut de se concerter avec le P. Grand-Ami, et de le prier d'aller d'abord seul chez l'archevêque, pour le préparer à la demande qu'ils venaient lui faire. Il s'y prêta de bonne grâce, quoiqu'il appréhendât fort d'essuyer un refus ; mais à peine eut-il exposé le sujet de sa visite que le saint prélat, tout surpris, et ravi d'admiration, l'interrompit : " Eh quoi ! mon révérend Père, s'écria-t-il, est-il donc vrai que Dieu veuille choisir quelques-unes

de mes filles pour un si pieux dessein ? Ah ! je ne suis pas digne d'une telle grâce. Mais en trouvera-t-on parmi elles qui soient assez courageuses pour affronter les périls de la mer ? "

Le Père lui fit connaître alors les dispositions de la Mère de l'Incarnation.

—" Allez, continua alors l'archevêque, et dites de ma part à la supérieure des Ursulines de donner entrée dans le cloître à Madame de la Peltrie, et de lui faire la même réception qu'elle me ferait à moi-même. "

Le P. Recteur avait été loin de s'attendre à une si gracieuse réception, et à un succès si facile et si prompt ; il courut transmettre aux Ursulines l'agréable message qu'il venait de recevoir. En descendant les degrés de l'archevêché, il rencontra Madame de la Peltrie et M. de Bernières, qui en le voyant devinèrent sur sa figure l'heureux succès de son entrevue. L'archevêque leur fit l'accueil le plus cordial, et ne fut pas longtemps sans reconnaître que leurs mérites sur-

passaient encore le portrait que lui en avait fait le P. Grand-Ami. Il fut enchanté surtout de l'exquise modestie de Madame de la Peltrie, et lui promit son assistance et sa protection pour tout ce qui dépendrait de lui.

A peine étaient-ils sortis que le Père Recteur entra de nouveau chez le prélat, qui, en le congédiant après sa première visite, l'avait chargé de venir l'informer si la Mère de l'Incarnation persévérait toujours dans ses premières dispositions. Il lui dit que non-seulement elle soupirait encore des mêmes ardeurs ; mais que l'esprit d'apostolat s'était répandu dans toute la communauté, qu'il n'y avait pas dans le monastère une seule religieuse qui ne brûlât de zèle pour le salut des âmes, et que c'était vraiment un spectacle ravissant que de les voir et de les entendre. [1]

" Puisqu'il en est ainsi, repartit l'archevêque attendri jusqu'aux larmes, dites à Madame de la Peltrie que je lui

1. Le P. de Charlevoix.

donne la Mère de l'Incarnation, et celle des religieuses que la communauté lui désignera pour compagne. "

Pendant cet intervalle, M. de Bernières avait conduit Madame de la Peltrie au monastère des Ursulines. La supérieure à la tête de toutes les religieuses l'attendait à l'entrée du cloître. Dès qu'elle parut, toute la communauté, séparée en deux chœurs, entonna le *Veni Creator*, pendant que la cloche du monastère sonnait à toute volée. On la conduisit en triomphe à l'église, où le prie-Dieu, destiné aux visites épiscopales, lui avait été préparé. Après le chant du *Te Deum*, toutes les religieuses, rangées en hémicycle autour d'elle, s'agenouillèrent ensemble au moment où elle se prosterna pour adorer le Saint-Sacrement. Il y eut un instant de silence solennel et de recueillement plein d'émotion. En se relevant après son adoration, Madame de la Peltrie promena ses regards sur le cercle de figures rayonnantes qui l'entouraient. Elle fut frap-

pée de l'air d'exaltation religieuse dont elles paraissaient toutes animées. " On eût dit, ajoute la Mère de l'Incarnation, que cette bonne Dame avait apporté avec elle la joie du paradis, et que l'Esprit-Saint qui venait d'être invoqué, était descendu sur chacune de nos sœurs, et les consumait du même feu dont furent embrasés les apôtres, réunis dans le cénacle, au jour de la Pentecôte."

Il y eut alors un moment d'enthousiasme indicible ; toutes les religieuses vinrent, l'une après l'autre, se jeter aux pieds de Madame de la Peltrie pour se disputer l'honneur de son heureuse préférence. Elles embrassaient ses genoux, les arrosaient de leurs larmes, et lui adressaient des paroles si touchantes que Madame de la Peltrie, suffoquée par son émotion, ne pouvait répondre que par des sanglots.

" Pour moi, continue la Mère de l'Incarnation, dès que je l'eus envisagée, je me ressouvins de cette Dame que j'avais vue en songe, et qui m'accompa-

gnait dans le grand pays qui m'avait été montré. L'ingénuité et la douceur de son visage, son teint, et toutes ses manières m'en renouvelèrent l'idée, et mon cœur se sentit tout à coup uni au sien dans l'œuvre qu'elle allait entreprendre pour la gloire de Dieu. Ce qui me fit encore admirer la divine Providence, ce fut d'apprendre plus tard d'elle-même, qu'en même temps que Dieu me l'avait montrée intérieurement, il lui avait aussi donné les premières inspirations de fonder un séminaire en Canada."

Pendant les trois jours que l'illustre fondatrice demeura dans le monastère, toutes les religieuses se succédèrent l'une après l'autre à sa chambre pour lui renouveler leurs instances, dans la crainte de n'avoir pas été suffisamment remarquées. Comme elles connaissaient l'influence de M. de Bernières sur Madame de la Peltrie, elles descendaient ensuite au parloir, où il passait une partie de la journée, et le priaient d'intercéder en leur faveur.

Cependant l'archevêque de Tours avait ordonné de faire les prières des quarante heures, pour implorer les lumières du Saint-Esprit. Toute la communauté était dans l'attente de la manifestation de la volonté divine.

CHAPITRE DIXIEME

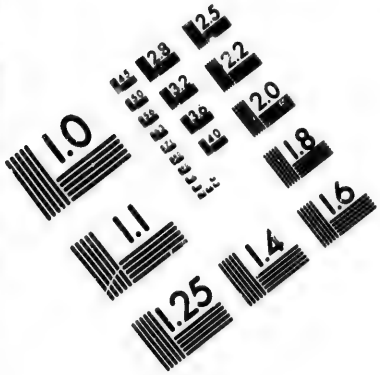
La Mère de Saint-Joseph.

Au milieu de l'empressement général, il n'y avait, à part la Mère de l'Incarnation dont le sort était déjà fixé, qu'une seule religieuse qui ne fît aucune démarche ; non qu'elle ne brûlât de la sainte émulation de ses compagnes, mais parce que son extrême jeunesse, sa timidité et l'intime conviction de son indignité devant un ministère qui exigeait une vertu héroïque et une sainteté consommée, la retenaient dans l'ombre et le silence. C'était cette admirable Mère Marie de Saint-Bernard, l'amie de cœur, la disciple bien-aimée de notre Mère, et

dont le nom s'est déjà rencontré sous notre plume.

Marie de la Troche Savonnières était née le 7 septembre 1616, au château de Saint-Germain, en Anjou, d'une noble et ancienne famille du pays. M. de la Troche, seigneur de Savonnières et de Saint-Germain, son père, avait épousé Jeanne Raoul, de noble maison comme lui, et comme lui pieuse et riche de mérites devant Dieu et devant les hommes.

Dès l'instant de sa naissance, la jeune enfant passa, pour ainsi dire, des bras de sa mère dans les bras de Marie ; car à peine avait-elle vu le jour que cette mère chrétienne, la saisissant entre ses mains, et l'élevant vers le ciel, la consacra à la sainte Vierge et choisit Marie pour sa patronne. Dès lors la divine Vierge la regarda d'un œil d'élection et d'amour ; bientôt on vit se manifester en elle une raison précoce accompagnée d'une profonde piété, d'une tendre dévotion envers Marie et d'une pureté d'âme exquise, qui se faisaient jour à travers



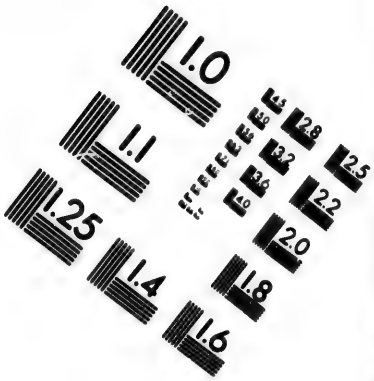
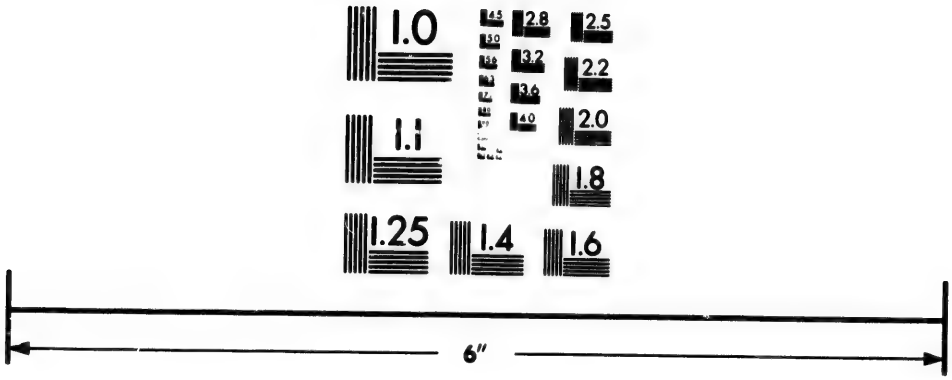
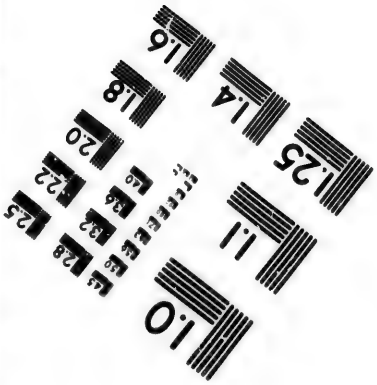
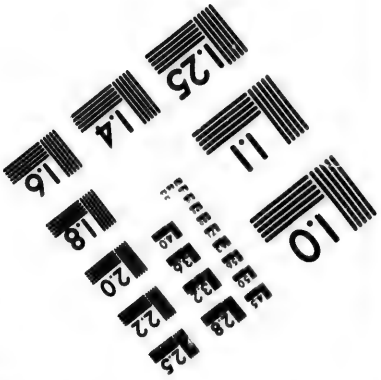


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

25 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

ses actions enfantines. A ces caractères distinctifs des élus de Dieu se joignait une ardente charité envers les pauvres.

Dans une des tourelles du château habitait un vieillard, pauvre et infirme, que M. et Mme de la Troche avaient recueilli par charité. Souvent à l'heure des repas, elle se dérobait aux regards de ses parents, et allait lui porter, cachée dans les pans de sa robe, une partie de sa nourriture, qu'elle lui offrait d'une main triomphante, en y joignant toujours quelques paroles de naïve consolation. Comme elle gâtait ainsi ses vêtements, sa gouvernante finit par découvrir l'innocent stratagème et en avertit sa mère. Mais loin de l'en reprendre, la pieuse châtelaine fut ravie d'une si rare inclination. Elle la fit venir, et l'embrassant avec attendrissement, elle lui donna pleine permission de faire toutes ses petites aumônes. Elle lui assigna même une somme d'argent pour le soulagement des enfants pauvres qu'elle avait pris sous sa protection, et lui per-

mit de l'accompagner dans les visites de charité qu'elle-même avait coutume de faire.

A l'âge de huit ans, Mlle de la Troche fut placée au pensionnat des Ursulines de Tours, où la grâce de ses manières, la vivacité de son esprit et surtout son angélique piété lui gagnèrent bientôt le cœur de ses compagnes, et lui firent prendre sur elles, à son insu, cet ascendant que donne la supériorité, même parmi les enfants. [1] Douée d'une intelligence exceptionnelle, elle les eut bientôt toutes surpassées, et fut même chargée d'une certaine surveillance dans la classe ; mais elle s'acquittait de cette tâche délicate avec une si charmante aménité, une modestie si candide et si ingénue, que ses jeunes disciples, loin de la jalouser, se plaisaient à l'appeler leur petite maîtresse.

Vers l'âge de douze ans, elle fit une grave maladie qui obligea ses parents de la retirer du couvent, pour lui faire

1. Chs. Sainte-Foi.

respirer l'air natal. Ce fut alors qu'ils purent apprécier mieux que jamais quel précieux joyau le ciel avait placé sous leur garde. Ils ne pouvaient assez remercier Dieu des heureux fruits qu'une sainte éducation avait développés dans son esprit et dans son cœur.

Dès qu'elle fut rétablie, elle exprima le désir de retourner à Tours, afin d'y embrasser la vie religieuse. Ses parents, qui l'idolâtraient, eurent beaucoup de peine à la laisser partir ; mais comme ils étaient profondément chrétiens, et qu'ils craignaient de s'opposer à la volonté de Dieu, ils lui donnèrent enfin leur consentement. La violence qu'elle se fit en cette occasion fut extrême ; car elle était d'une grande sensibilité, et avait pour ses parents l'affection la plus tendre. Sa mère, de son côté, ne se sentant pas le courage de la reconduire, pria une de ses parentes de lui épargner ce sacrifice trop douloureux pour elle, en allant la remettre elle-même entre les mains de la supérieure des Ursulines.

C'est toujours un spectacle touchant que de voir ainsi la nature aux prises avec la grâce, lorsque celle-ci finit par être victorieuse ; car la violence de la lutte donne plus de prix à la victoire ; et en voyant tant de courage et de constance en des natures frêles et délicates, on se sent animé soi-même au combat par leur exemple, et l'on n'ose plus désespérer de son propre cœur. [1]

Dès que Mlle de la Troche fut entrée chez les Ursulines, elle demanda qu'on l'admît au noviciat ; et elle le fit avec tant d'instances, que, bien qu'elle n'eût ni l'âge ni la santé nécessaires, on la reçut, mais à la condition qu'elle en sortirait dès que ses parents en manifesteraient le désir.

Après bien des délais et des résistances, ils consentirent enfin à lui laisser suivre sa vocation. Elle eut aussi de cruelles luttes à soutenir contre les tristesses et les défaillances de son propre cœur qui la faisait parfois incliner vers

1. Chs. Sainte-Foi.

la terre ; mais elle triompha, avec un courage héroïque, de ses tendresses filiales, et marcha, d'un pas ferme, vers l'autel du sacrifice.

Enfin le jour de sa vêture arriva ; l'esprit de ténèbres profita de cette dernière occasion pour lui livrer un suprême assaut. Sa mère, après l'avoir, selon la coutume, parée de la robe des fiancées, voulut l'embrasser une dernière fois, avant de la conduire à la grille et de s'en séparer pour jamais ; mais alors toute sa tendresse maternelle se réveilla ; elle la saisit entre ses bras, et, le cœur navré de douleur, elle demeura longtemps sans pouvoir proférer une parole, jusqu'à ce qu'une défaillance vint dénouer cette douloureuse étreinte. M. de la Troche, pâle et sans voix, fut obligé d'aller seul conduire sa fille à la porte de la clôture, où les religieuses la reçurent, et accompagnèrent de leurs chants son noble sacrifice. Les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes à la vue d'une résolution si ferme dans un âge

si tendre. " Elle m'a avoué depuis, dit la Mère de l'Incarnation, que cette attaque lui fut plus rude et plus sensible que toutes les autres." Mais si elle ne fut pas alors ébranlée, c'est que cette bienheureuse Mère, qui, du premier coup d'œil, avait deviné en elle la plus généreuse de toutes ses disciples, lui avait tendu sa forte main, et l'avait déjà entraînée bien loin vers ces hauteurs de la perfection, dont elle lui avait montré les cîmes infinies.

Dès l'origine de sa vocation à la vie monastique, la Mère de Saint-Bernard avait senti naître en elle un vif désir du salut des âmes. La lecture des Relations de la Nouvelle-France qui circulèrent dans la communauté peu de temps après, fournit un nouvel aliment à cette flamme apostolique ; mais l'impossibilité où elle se voyait de ne pouvoir jamais réaliser ces désirs extraordinaires, les lui fit d'abord envisager comme de vaines chimères de son imagination. Elle en fit part cependant à sa bien-aimée con-

fidente, la Mère de l'Incarnation, à qui elle n'avait jamais caché le moindre secret de son âme. La Mère de l'Incarnation y reconnut la vocation divine ; mais ce ne fut qu'aux premières démarches de Madame de la Peltrie, que toutes deux comprirent parfaitement le but et le sens de ces aspirations, dont elles n'avaient jamais osé espérer l'accomplissement.

Dès que Madame de la Peltrie eut mit le pied dans le monastère des Ursulines, la Mère de Saint-Bernard sentit à l'instant se réveiller en elle, plus vifs que jamais, tous ses tressaillements intérieurs et tout son zèle pour la vie d'apostolat. Mais se croyant trop indigne d'une mission si sublime, elle se contenta de soupirer en silence, et de s'offrir en holocauste pour la conversion des sauvages. Cependant une secrète impulsion l'entraînait tour à tour vers la chambre de Madame de la Peltrie, et vers le parloir où se tenait M. de Bernières ; elle allait ainsi tout le jour, pensive et

indécise, rôdant à travers le monastère, et n'osant se présenter, lorsqu'enfin la Mère de l'Incarnation la rencontra à l'entrée du parloir. Frappée d'une inspiration soudaine, elle la prit par la main, la conduisit tout droit chez M. de Bernières et le pria de l'examiner attentivement.

Peu d'hommes possédaient à un degré aussi éminent le don du discernement des esprits. Il lui fit d'abord rendre un compte exact de tout ce qu'elle avait ressenti au sujet de la mission du Canada; et après un mûr examen, il reconnut en elle, à n'en pouvoir douter, l'apôtre prédestinée de Dieu. Enfin il la congédia en lui donnant l'assurance qu'il appuierait sa demande de toute son influence.

Elle sortit, toute rassurée, ivre de joie, et courut en hâte à la chambre de la Mère Supérieure [1], pour se réjouir avec elle des espérances qu'elle venait de recevoir. Mais celle-ci l'accueillit avec une extrême froideur, traita même sa

1. C'était encore la Mère Françoise de Saint-Bernard.

démarche de présomptueuse légèreté ; et pour lui enlever jusqu'à l'ombre de l'espoir dont elle se berçait : " Allez, lui dit-elle, et préparez-vous à prendre la chambre et l'emploi de celle qui sera choisie pour la mission du Canada." L'humble vierge fit éclater en cette occasion sa parfaite abnégation et son entière confiance en Dieu. Elle se retira, sans faire la moindre observation, et n'ouvrit plus son cœur et son espoir que du côté du ciel.

Rentrée dans sa cellule, elle se prosterna la face contre terre, et renouvela à Dieu le sacrifice de sa vie, conjurant le Seigneur de ne pas permettre que ses péchés missent obstacle à ses desseins sur elle. Sœur Marie remit ensuite sa demande entre les mains de saint Joseph, et fit vœu de prendre son nom et de le porter toute sa vie, s'il lui obtenait la grâce qu'elle désirait.

Enfin les prières des quarante heures terminées, la communauté se réunit pour faire l'élection. Chaque religieuse

fut proposée l'une après l'autre, car toutes, enflammées par la même passion évangélique, s'étaient mises sur les rangs, mais il n'y en eut aucune dont la vocation ne fût entravée par quelque obstacle insurmontable. Seule la Mère de Saint-Bernard parut libre et réunit tous les suffrages, au grand étonnement de la communauté. La supérieure elle-même, qui avait déclaré formellement qu'elle ne consentirait jamais à priver les Ursulines d'un sujet si précieux, demeura interdite à la vue d'un résultat si inattendu. Ne pouvant s'empêcher de reconnaître le doigt de Dieu dans cette merveilleuse élection, elle n'y mit d'autre condition que l'acquiescement de la famille de la Troche, amie et bienfaitrice du monastère.

Un courrier fut expédié immédiatement à Angers, où résidaient alors M. et Madame de Savonnières. Cette étrange nouvelle fut un coup de foudre pour eux. Mme de la Troche surtout en fut terrassée. Après le premier moment de

stupeur, elle résolut sans délai de se rendre à Tours, afin de renverser ce projet. Mais Dieu, qui tient entre ses mains les esprits et les cœurs, d'un souffle fit évanouir cet orage.

Au moment où Madame de la Troche montait en voiture, le supérieur des Carmes entra dans l'avenue du château. Elle n'eut rien de plus pressé que de lui apprendre le but de son voyage ; mais le saint religieux, loin d'approuver sa détermination, lui fit comprendre l'honneur insigne que Dieu faisait à sa famille en daignant appeler son enfant à une vocation si sublime. Il entra avec elle dans l'appartement de M. de la Troche, qui était alors malade ; et comme s'il eût été l'envoyé du ciel pour leur intimer les ordres du Seigneur, il leur parla avec tant d'éloquence et d'inspiration, qu'il parvint à éclairer leur foi un instant obscurcie par les tendresses de la nature. La lutte fut violente, mais de courte durée. Ils se résignèrent avec un courage magnanime

à la volonté divine, et écrivirent sur le champ à leur fille une lettre d'acquiescement si touchante et si pleine de sentiments chrétiens que la Mère Supérieure voulut en faire la lecture en présence de la communauté. Toutes les religieuses pleurèrent d'attendrissement en entendant l'expression de cette foi si pure, qui jaillissait à travers les sanglots et les cruels saignements de ces deux nobles cœurs, en prêtant l'oreille aux accents de cette dernière bénédiction qui tombait, avec tant de larmes, sur cette chère enfant qu'ils ne devaient plus revoir. Seule, la Mère de Saint-Bernard parut supérieure à tous les sentiments de la nature. Le glaive des grandes immolations avait tranché le dernier de ces liens de la chair et du sang qui, si longtemps, l'avaient retenue captive sur la terre ; la joyeuse colombe du Seigneur, aujourd'hui dégagée d'entraves, déployait enfin, en toute liberté, ses ailes frémissantes vers les cieux. Elle n'eut de pensées que pour rendre grâce à Dieu et

au glorieux protecteur dont la puissante intercession avait opéré ce miracle inespéré. A l'instant même, pour accomplir son vœu, elle quitta son nom de religion et prit celui de Marie de Saint-Joseph, qui est devenu à jamais célèbre sur les plages de la Nouvelle-France, où, chaque jour, il retentit encore, tout rayonnant de gloire, de sainteté et de bénédictions, sur les lèvres des descendants de ces heureuses enfants du Canada qu'elle a tant aimées et servies.

Désormais Madame de la Peltrie pouvait partir : le succès avait dépassé toutes ses espérances ; mais Dieu ne lui permit pas d'aller plus loin sans mêler une goutte d'amertume à cette joie jusqu'alors sans mélange. Une fille de confiance, avec qui elle avait été élevée, qu'elle regardait comme sa sœur, pour qui elle n'avait point de secret, et qui lui avait promis de ne l'abandonner jamais, n'eut pas plus tôt vu son départ fixé sans retour, qu'elle fut épouvantée à l'idée des périls qu'elle aurait à essuyer

sur mer, et ensuite sur cette terre inhospitalière, toute peuplée de hordes sauvages et sanguinaires. Ni les prières, ni les raisons humaines, ni les motifs surnaturels ne purent calmer ses frayeurs, et Madame de la Peltrie se vit forcée de la renvoyer à Alençon.

Il fallait en trouver une autre qui eût le courage de relever la couronne que celle-ci venait de laisser tomber. La Providence y avait déjà pourvu. Depuis près de six ans, une pieuse fille, nommée Charlotte Barré, appartenant à une famille très honnête, se sentait pressée d'un vif désir de se consacrer au service de Dieu et au salut du prochain, sans toutefois connaître ni le lieu, ni le temps de sa vocation. Elle avait pour directeur un Père de la Compagnie de Jésus, que la Providence amena à Tours au moment précis où Madame de la Peltrie confiait à la Mère de l'Incarnation le choix d'une nouvelle auxiliaire. Instruit de leurs perplexités, il leur indiqua le précieux sujet que le ciel leur avait préparé. La jeune

fille accepta avec bonheur, malgré les protestations, les prières et les larmes de son frère et d'un oncle vénérable, prêtre et chanoine de Tours. Elle n'exigea, pour toute condition, que la promesse d'être admise au nombre des religieuses de chœur dans le nouveau monastère. L'avenir justifia parfaitement les éloges qu'en avait faits son directeur. Elle devint plus tard la première professe des Ursulines de Québec ; et elle brille aujourd'hui dans leur cycle monastique, à côté de ses illustres compagnes, d'un éclat plus tempéré, mais non moins tendre et non moins touchant, sous le nom de Mère de Saint-Ignace.

CHAPITRE ONZIÈME

Départ de Tours.

La veille de son départ, la Mère de l'Incarnation réunit les membres de sa famille pour leur faire ses adieux. Nul

d'entre eux n'avait le moindre soupçon du grand événement qui allait l'enlever à leur affection. Mais à peine en eut-elle levé le voile, que celle de ses sœurs chez qui elle avait vécu quelques années, mit tout en œuvre pour la retenir. Après avoir épuisé toutes les supplications, elle alla s'adresser à l'intendant, puis à l'archevêque de Tours, et à tous ceux qu'elle croyait avoir quelque influence sur sa sœur. Enfin voyant que tout était inutile, elle eut recours à la justice, et revint aux Ursulines accompagnée d'un notaire, à qui elle fit dresser, en présence de sa sœur, une opposition en forme contre son départ. Cette menace restant encore sans effet, elle crut l'intimider en faisant révoquer la pension qu'elle avait accordée à son fils. Mais la Mère de l'Incarnation resta impassible devant cet orage ; pas même le plus léger nuage n'altéra la sénérité de son front. Pour toute réponse, elle fixa sur elle un de ces longs regards, empreints d'une expansive commisération, plus navrant qu'un reproche,

plus tendre qu'une prière, plus éloquent que nul discours.

" Ma sœur, lui dit-elle enfin d'une voix ferme, mais vibrante de tendresse, depuis le jour que j'ai quitté mon fils pour suivre les conseils évangéliques, j'ai prévu l'abandon et l'isolement où il vivrait. Aussi ce n'est pas un bras de chair que je lui donnai pour protecteur et unique appui ; mais c'est entre les bras de la Providence que je l'ai abandonné sans réserve. Jusqu'à présent je n'ai point été trompée dans ma confiance ; car celui qui a promis de veiller sur ses jours ne révoque jamais ses promesses, et le passé m'est un gage assuré pour l'avenir. "

Une telle puissance de volonté, un dépouillement si complet, un empire sur soi-même si inaccessible aux forces de la nature, révèlent la consommation de la vertu. Celui-là seul qui a dit : " Quiconque aura quitté à cause de moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou

ses enfants, ou ses terres, en obtiendra le centuple et possèdera la vie éternelle," [1] celui-là seul, disons-nous, pouvait inspirer un tel héroïsme, et étouffer ainsi les derniers cris des entrailles maternelles.

Désespérant de pouvoir jamais vaincre elle-même la Mère de l'Incarnation, sa sœur écrivit au jeune Martin qui terminait alors ses études à Orléans, pour lui apprendre le départ de sa mère, l'aigrir d'avance contre ce nouveau sacrifice, et lui indiquer les moyens de le prévenir.

Cependant l'archevêque de Tours, voulant assurer le sort des deux religieuses qu'il cédait à la mission du Canada, convoqua, dans son palais, une assemblée de quelques personnes qu'il honorait de sa confiance intime. Il y invita M. de Bernières et Madame de la Peltrie, et voulut que la supérieure des Ursulines avec une autre religieuse, la Mère de l'Incarnation et la Mère de Saint-Joseph y fussent aussi présentes.

Matth. XIX, 29.

Le vénérable vieillard témoigna d'abord son bonheur du choix que le Seigneur avait daigné faire de deux de ses religieuses pour une œuvre aussi sainte ; mais il ajouta que la sagesse et sa conscience lui prescrivaient de ne rien conclure sans être assuré de ressources suffisantes pour le nouveau monastère. Il pria, en conséquence, Madame de la Peltrie de passer en sa présence le contrat de fondation.

Madame de la Peltrie répondit que son dessein était de consacrer sa fortune tout entière à cette œuvre, et que pour s'interdire à elle-même et à tout autre les moyens d'en rien retrancher, elle se donnait elle-même à la nouvelle communauté. Mais que comme elle n'avait pas prévu cette demande avant son départ de Paris, où se trouvaient tous ses papiers, elle laissait à Monseigneur de juger s'il ne serait pas plus opportun de retarder de quelques jours l'exécution de ce contrat, dans la crainte d'omettre dans l'acte quelque clause essentielle,

qui le frappât de nullité ; qu'au reste, s'il voulait lui indiquer à Paris quelques personnes en qui il eût une parfaite confiance, elle était prête à passer le contrat de fondation en leur présence, et d'y suivre toutes ses intentions.

Le prélat se rendit à de si excellentes raisons, et délégua à cet effet le P. de la Haye et Dom Raymond de Saint-Bernard, alors provincial de son ordre.

Enfin le jour du départ de Tours se leva ; c'était le 22 février 1639. Dès le matin, le carrosse de l'archevêque attendait, dans la cour du monastère des Ursulines, les deux *missionnaires* pour les transporter au palais épiscopal, où le vénérable prélat voulait célébrer la sainte messe en leur présence, et les communier de sa main. Mais sa paternelle sollicitude lui avait fait tenter plus que ne permettaient son extrême vieillesse et ses infirmités. Il ne put qu'assister à l'auguste sacrifice qu'il fit célébrer par son aumônier, et communier avec les deux religieuses, accompagnées de leur supérieure,

d'une autre religieuse, de Madame de la Peltrie et de M. de Bernières.

Après le repas d'adieu qu'il leur servit à sa propre table, et pendant que son secrétaire expédiait les lettres d'obédience, il les réunit dans son salon pour leur adresser ses dernières paroles. La Mère de l'Incarnation le pria alors de leur commander le voyage, afin de jouir du mérite de l'obéissance. Le vénérable patriarche, attendri jusqu'aux larmes, se rendit à leurs vœux, et leur adressa d'une voix tremblante d'émotion une exhortation si touchante, si pleine d'onction et d'esprit évangélique, que toute la pieuse société fondit en pleurs. " Mes sœurs, ajouta-t-il en terminant, à la veille où vous êtes d'entrer dans une nouvelle terre promise, nous allons chanter ensemble, avant de nous séparer, le cantique des enfants d'Israël au sortir de l'Egypte."

Transportée d'un saint enthousiasme, la Mère de l'Incarnation entonna alors avec sa compagne le psaume *In exitu*

Israel de Egypto, puis le cantique *Magnificat*, auxquels toute l'assistance répondit en chœur. Enfin l'archevêque se tournant vers M. de Bernières et Madame de la Peltrie : " Voici, leur dit-il en indiquant les deux héroïnes, l'inestimable trésor que je vous confie ; voici les deux pierres fondamentales de l'édifice que vous voulez élever dans le Nouveau Monde, à la gloire de Jésus et de Marie. Qu'elles y soient comme deux pierres précieuses, semblables à celles des fondements de la Jérusalem céleste. Que ce temple soit à jamais un lieu de paix, de bénédictions et de grâces, plus fécond que ne fut jamais celui de Salomon. Que les portes de l'enfer ne prévalent point contre lui, et ne puissent jamais lui nuire davantage qu'à celui de Pierre. Que Dieu y habite comme Père et comme Epoux, jusqu'à la consommation des siècles."

En achevaut ces paroles, qui furent comme le testament de ce vénérable vieillard de quatre-vingts ans, il étendit

les mains sur les saintes fondatrices, qui se jetèrent à ses pieds pour recevoir sa bénédiction.

De là, elles revinrent au monastère pour embrasser une dernière fois leurs chères compagnes.

Un coup d'œil jeté en arrière suffira pour faire comprendre le vide immense qu'allait faire dans cet asile sacré le départ de ces deux éminentes religieuses. Marie de l'Incarnation était en effet la mère spirituelle de la plupart de ses sœurs, tandis que la Mère de Saint-Joseph, par les grâces attractives de son caractère et la candeur de son âme aimante, en était le charme et l'idole. Toutes les religieuses vinrent l'une après l'autre se jeter en sanglotant dans leurs bras, les arroser de leurs larmes et leur faire leurs adieux dans une tendre et suprême étreinte. Seule la Mère de l'Incarnation posséda son âme, au milieu de l'attendrissement général. Soutenant le courage moins viril de sa compagne, dont le cœur plus sensible fléchissait

parfois sous le fardeau de l'émotion, entourée de toutes ses disciples, si tendrement aimées, qu'elle avait enfantées à la vie parfaite, et qui ne pouvaient détacher leurs regards ni leurs cœurs de leur mère, elle les exhortait à consommer généreusement leur sacrifice ; et pendant qu'elle leur parlait avec une onction admirable, ses regards sereins, élevés vers le ciel, semblaient déjà contempler, dans un monde invisible, la couronne promise à ses travaux. Ceux-là seuls qui ont le sentiment intime et profond de la foi comprendront tout ce qu'il y a d'exaltation et d'indissoluble énergie dans ces pures et saintes affections de cœurs angéliques, dans cette ineffable union des âmes, victorieuses de l'égoïsme, dont les sentiments, même purement naturels, transfigurés par la religion et consacrés par la foi, plongent dans le cœur de Dieu même, et conservent toujours avec la fraîcheur de leur innocence, l'immortalité de leur origine. Comme ces lianes de nos forêts, qui se

soutiennent et forment d'invincibles nœuds, en s'entrelaçant aux troncs des vieux arbres, ainsi les liens des chastes affections, qui unissent les familles monastiques, se resserrent et deviennent inviolables en se rattachant au ciel.

Enfin nos chères voyageuses s'arrachèrent à ces fraternels embrassements, et montèrent dans les voitures qui les attendaient déjà depuis longtemps dans la cour du couvent. Bientôt le pas rapide des chevaux eut dérobé à leurs yeux la vue du monastère tant aimé qu'elles ne devaient plus jamais revoir.

Adieu donc, cloître béni, portique sacré du ciel, où coulèrent tant d'heures fortunées, tant d'années de paisible solitude sous l'unique regard de Dieu, dans les suaves et mystiques entretiens du céleste Époux. Adieu, toi aussi, charmant pays de la Touraine, adieu pour jamais, car ces enfants chéries, qui vont te quitter pour un lointain exil, ne reverront plus tes campagnes si belles, si attrayantes, peuplées de tant et de si

doux souvenirs, et que leurs regards parcourent pour la dernière fois !

Il faut avoir vu soi-même ce pays enchanteur pour comprendre combien le cœur et l'âme doivent s'y attacher invinciblement, et quel cruel sacrifice il faut s'imposer pour dire un éternel adieu à ces lieux chéris du ciel et des hommes. Il nous a été donné de contempler à loisir ces magnifiques horizons, de reposer nos regards sur la gracieuse cité de Tours, sur l'antique monastère des Ursulines, où semblait errer encore l'ombre sacrée de la Mère de l'Incarnation. Et pendant que, l'esprit plein de cette douce vision, nous contemplions, du haut des tours de la cathédrale, le splendide paysage qui se déroulait sous nos yeux, chaque monument, chaque édifice, chaque fleur des champs semblait exhaler son souvenir mêlé au souvenir mélancolique de la patrie lointaine et nous redire son nom tant aimé de ce beau pays et de notre cher Canada. Chaque murmure de la terre ou du ciel nous

l'apportait avec les parfums de la brise du soir, avec les joyeuses volées des cloches argentines, avec le rayon du soleil couchant qui dorait de ses teintes rosées les lignes harmonieuses de l'horizon, les collines environnantes, le cours limpide de la Loire, le fenestrage et les mille clochetons de la cathédrale, et l'antique façade du cloître des Ursulines. Tout ce qui parlait aux sens, au cœur et à l'âme, au milieu de cette riche nature, nous répétait avec amour : Marie de l'Incarnation.

Fin du Deuxième Volume.

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE ÉPOQUE

VIE DOMESTIQUE (1599-1631.)

CHAPITRE VII.—Charité—Dévouement..... 5

CHAP. VIII.— L'évêque de Dol—La Mère de Saint-Bernard—Terrible épreuve—Entrée aux Ursulines..... 21

DEUXIÈME ÉPOQUE

VIE MONASTIQUE (1631-1639.)

CHAPITRE I.—Noviciat—Tribulations de la part de son fils—Le Mystère de la Sainte Trinité—Prise d'habit..... 51

CHAP. II.— Elle reçoit l'intelligence des Saintes Ecritures—Croix effrayantes—Les possédées de Loudun..... 71

CHAP. III.— Profession — Nouvelles épreuves — Délivrance..... 84

CHAP. IV.— Révélations sur le Canada—La Mère de l'Incarnation maîtresse des novices. 93

CHAP. V.— Les disciples de la Mère de l'Incarnation. 103

CHAP. VI.— Elle reçoit l'explication de sa vision sur le Canada..... 119
CHAP. VII.—Madame de la Peltrie..... 126
CHAP. VIII.—Vocation de la Mère de l'Incarnation pour le Canada..... 151
CHAP. IX.— Madame de la Peltrie à Paris et à Tours. 169
CHAP. X.— La Mère de Saint-Joseph..... 184
CHAP. XI.— Départ de Tours..... 200

9
6

1
9
4
0